



Pierre Turgéon  
LA PREMIÈRE PERSONNE

Quinze / prose entière

La première personne /  
Auteur : Turgeon, Pierre , 1947-  
Collection : Prose entière  
Valeur : Très recommandé  
C848.9 T936p  
No doc. : 210073 Ex. : 01

210073







# LA PREMIÈRE PERSONNE



## DU MÊME AUTEUR

*L'interview*, en collaboration avec Jacques Godbout (premier prix du concours des oeuvres dramatiques de Radio-Canada 1975), Éditions Leméac.

*Faire sa mort comme faire l'amour*, roman, Les Quinze, éditeur.

*Un, deux, trois*, roman, Les Quinze, éditeur.

*Prochainement sur cet écran*, roman, Les Quinze, éditeur

23 AVR. 1992

Pierre Turgeon

LA PREMIÈRE PERSONNE

roman

ELAGAGE

255888

C848.9  
T936 p

Quinze / prose entière

Collection dirigée par François Hébert

COMMISSION SCOLAIRE REGIONALE PROVENCHE  
BIBLIOTHÈQUE 1

Couverture : photographisme de Tibo

LES QUINZE, ÉDITEUR  
(Division de Sogides Ltée)  
955, rue Amherst, Montréal  
H2L 3K4  
tél. : (514) 523-1182

Distributeur exclusif pour le Canada :  
AGENCE DE DISTRIBUTION POPULAIRE INC.  
(Filiale de Sogides Ltée)  
955, rue Amherst, Montréal  
H2L 3K4  
tél. : (514) 523-1182

Copyright 1980, Les Quinze, éditeur  
Dépôt légal, 4e trimestre 1980  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN 2-89026-260-X

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés



*À mon fils François*



« *La vie est un voyage en automobile.* »

— Jim Morrison





1

# DÉSERTION





Demain je pars pour toujours d'ici. J'emporterai quelques vêtements de rechange, mes économies et la photo que j'ai prise voici une heure de ma femme et de mes enfants. Ils saluaient tous les trois de la main, comme s'ils avaient pressenti, au moment où j'actionnais le Polaroid, que bientôt je les quitterais à jamais.

L'aînée mangeait un popsicle, les yeux cachés derrière ses cheveux en bataille ; le cadet me visait avec une Winchester de plastique : il a dû me tuer mille fois en imagination. Joelle avait relevé ses lunettes sur le front et elle souriait bravement, avec une sorte de douceur désespérée. Ils sont en visite chez mes beaux-parents, à Québec, pour trois jours. J'ai du mal à demeurer dans le salon désert. Je sors faire une promenade. Une dizaine de bungalows pareils au mien s'alignent devant la forêt de Sainte-Geneviève, jusqu'à la rivière des Prairies. Me voici m'avancant de nouveau. Je ne m'arrêterai pas de sitôt, malgré la fatigue qui déjà me suggère d'oublier cette histoire, de rentrer m'allonger devant le poudroieusement lumineux de l'appareil Zenith à télécommande. Mais la rue m'entraîne avec ses poubelles dispersées et vides d'après le passage des éboueurs, ses enfants qui crient derrière des masques de gardien de but en plexiglas, ses autos blanchies par le calcium du service de la

voirie. Je longe la voie ferrée du CN tendue vers l'horizon entre des tours d'habitation et des usines. Je ne sais pas très bien où je vais.

Je passe sans m'arrêter, effaçant à jamais ce que mes yeux voient, poussé par un appétit de mouvement, arrimé à mon propre vide, fier de ne pas penser, de dominer par ma peau et mes nerfs les angoisses passées. Sur un sentier près d'une patinoire, là où de la glace a débordé/ je perds pied et tombe presque, ce qui me fait rire. Je reprends mon souffle, enlève mes gants, écris mon nom en lettres d'urine aussitôt solidifiées par le froid.

Je me fraie un chemin dans la neige, enfoui jusqu'à la taille, l'abdomen gelé par la peur, les yeux fixés sur l'éblouissement pulvérisé où je devine des entrelacs : branches mortes cassées à l'automne. Le silence parle d'une façon continue, puissante. Le souffle raccourci par l'effort, je prends appui sur les cuisses. Dans cette forêt pétrifiée, le repos m'est interdit. Je n'existe que par mes mouvements au sein de cette blancheur prête à remonter droit au coeur.

\* \* \*

De retour chez moi, je bois un café, debout dans la cuisine. J'ai glissé la main droite sur mon ventre, derrière la ceinture, et j'ai noué les manches de mon pull autour de mon cou. Je mange un morceau de gâteau au chocolat, fermant à demi les yeux, le regard baissé. Sur la table, une carafe de lait, deux bouteilles de Coke vides, une salière renversée, un paquet de flashes auquel manque une lampe. Je lis le texte imprimé sur la boîte de céréales. Le poing crispé sur la fourchette, comme prêt à frapper, j'essuie la sueur de mon front.

Je me glisse sous les couvertures et je feuillette un catalogue d'articles utiles à la survie dans le Grand Nord : carabines, moufles, anoraks, raquettes, etc. Mon père me téléphone. Je me sens obligé d'écouter sans faire de commentaires intérieurs, comme si l'autre pouvait lire mes pensées.

\* \* \*

J'ai espoir de gagner bientôt un port embrumé où le flic flac des vagues et les sirènes des pétroliers me donneront la chair de poule. Vaisseau fantôme, j'écoute le ronronnement du réfrigérateur, le nez enfoui au creux du coude, me léchant la peau de l'avant-bras, pendant que la solitude s'installe autour de moi à perte de temps. Pourrai-je vivre dans cet air extrêmement raréfié ? Je n'étais peut-être que l'écho de ceux qui m'entouraient ?

Sur un guéridon, les cartes du tarot témoignent des patientes recherches de Joelle pour percer notre avenir. Je savoure l'arrivée de la nuit, le plat étalement de cette heure où le soleil tombe entre un avion au sol et la tour de contrôle de la piste de Cartierville.

\* \* \*



Entré de force dans la télé, petite maison électronique, le dur grésil de la vie frappe contre la vitre sale. Je tourne le cadran sélecteur : le tour du monde en douze chaînes. Mais pas plus que dans ma tête, je ne peux mettre la main dans la boîte. Rien à toucher, à manger, à aimer. Depuis le chat-piano, pépinot et capucine, j'habite là-dedans. Je me souviens de la neige qui tombait en permanence sur les images des Plouffe. C'est la distance, m'expliquaient mes parents. Mais avec le temps, on corrigera. Et effectivement. Enfant, je rêvais à la future télé-couleurs : je l'admirais dans une vitrine, ou dans le ciel, à la place du soleil, et les teintes brillaient avec une intensité, une pureté incomparables.

La sagesse suprême, c'est regarder le monde comme un message publicitaire.

\* \* \*

Je bois un dry-martini avec plein d'olives. Je n'ai pas su aimer mes enfants ; pas plus que mes parents, les leurs. Des siècles que ça dure. Mais aujourd'hui nous avons l'aspirine. Je peste : la dernière bière, mal recap-sulée par Joelle, s'est éventée. Rira le dernier. Le pouce sur le goulot, j'agite la bouteille pour produire de la mousse. Un semblant de pétillance. Hier j'ai vidé mon compte en banque. À peine de quoi vivre deux semaines. Et ensuite ? Christ, je ferai un hold-up. Je suis déjà entré dans une épicerie avec un revolver sous mon chandail, pour repartir aussitôt. Sortir cette arme aurait été comme me déshabiller en public. La timidité m'a gardé honnête. Mais le tarot de Joelle a prédit que j'aurais à demeurer dans un lieu clos : dans une cellule ?

Le pétard va exploser, Farces et Attrapes. Je n'ai jamais autant ri que le soir où j'ai failli passer par la fenêtre pour frapper une balle de ping-pong. Tu te rends compte, disais-je à Joelle, je me tuais pour te rendre ton service. Je me vois comme ce personnage de dessin animé : le regard qu'a ce coyote juste avant de tomber au fond d'un précipice. Et quand Joelle me demandait d'exprimer un sentiment sans bouger un seul muscle de mon visage : jamais pu m'empêcher de m'écrouler. Et dans les grandes occasions : mariages, enterrements, cérémonies officielles. Je me mordais les lèvres au sang.

Quand on me questionne : « Ta femme, elle est comment ? », je réponds : « Comme ça. » Je ne sais pas différencier les gens qui forment pour moi une seule entité neutre, incolore, un zéro qui n'est rien mais qui permet toutes les opérations. Je rencontre toujours la même personne. La télé m'apprend qu'il est 22 h 40, que la température est descendue à moins quatre degrés Celsius.

Tandis que je cherche mes Valium dans la pharma-

cie, j'aperçois des fils et des poussières qui flottent dans l'air et qui peuvent me faire souffrir s'ils se posent à l'intérieur d'une de mes lentilles cornéennes, au moment où je m'apprête à la poser sur mon iris. Cette matière pulvérisée habite les lieux les plus hygiéniques ; elle provient parfois des chiffons qui ont servi à nettoyer. Rien n'est vraiment propre : il y a seulement des degrés dans la saleté. J'aime ces particules, leurs mouvements gracieux et imprévisibles qui me suggèrent les tourbillons lointains des atomes et des pensées se mêlant pour fabriquer le monde.

J'attachais les mains et les chevilles de Joelle. Je la forçais à s'agenouiller. Elle n'avait pas le droit de lever les yeux sur moi. Je la privais de regard, de mobilité, de parole. Je l'aimais. Je retenais mon souffle tant elle était belle.

Au lieu de fuir ces souvenirs, chercher à en jouir, à en jouer. La difficulté de laisser aux indiscernables le temps de se manifester. Penser, la langue collée au palais, produire du langage femelle, à pétrir et à modeler. Me perdre suffisamment pour créer l'occasion d'une découverte. Augmentant peu à peu la vitesse de la lame autour du corps nu et prostré, je convoquais Joelle à une réflexion pure et intense.

Au petit déjeuner, je vois un criminel en première page du journal : mains menottées derrière le dos, yeux fermés, visage tourné vers le ciel, il marche vers une autopatrouille. L'article parle d'un vol audacieux, avec prise d'otage. Le suspect portait un Colt .45, imitation parfaite avec un canon obturé.

Dans le métro, je surveille les passagers qui descendent sur le quai. Nos trajectoires nous dessinent aussi fidèlement qu'un miroir. Chaque ville représente une

infinité de parcours possibles, donc de vies. Il suffit de ne pas suivre le chemin habituel du matin, de s'abandonner au hasard, et déjà l'espace différemment délimité nous transforme. Mais les gens se déplacent comme des robots, et dans le grand motel urbain, les chambres s'alignent toutes pareilles. Station Frontenac : je me dirige vers la sortie, avec un sac de voyage qui contient mon passeport, mes économies et quelques vêtements. J'achète un paquet de cigarettes à un kiosque. Une fois à l'air libre, je remets mon manteau pour me protéger de la neige fondante qui forme des rigoles dans les caniveaux et transporte vers les grilles d'égout, feuilles mortes et correspondances inutiles.

Je prends l'ascenseur qui s'enfonce sous terre : portes blindées en succession, pièces d'identité à présenter à des gardes en uniforme. Me voici à mon travail, où je programme un ordinateur qui reçoit et analyse d'innombrables renseignements fournis par les rapports policiers de tout le continent nord-américain, fusionnant sa mémoire avec celle d'autres bibliothèques informatisées à Washington, New York et Ottawa.

Le Centre est situé au 1568 de la rue Parthenais, dans un bunker aménagé à 100 mètres sous terre, en dessous de la tour de verre et d'acier du Q. G. de la Sûreté. Il résisterait à l'impact de plein fouet d'une bombe atomique. Il ne dépend d'aucune énergie extérieure. En cas de besoin, il produit sa propre électricité au moyen d'un générateur. Il crée aussi de l'oxygène à partir d'un catalyseur chimique et peut donc se retrancher de l'atmosphère terrestre. Les circuits cybernétiques de la Burroughs 5600 fonctionnent dans un état proche du zéro absolu, de l'immobilité totale de la matière. Ils utilisent l'ultime moment avant le néant pour effectuer des opérations à une vitesse qui fractionne le temps jusque



dans ses pénultièmes composantes. La pensée qui mesure les nanosecondes a vécu plusieurs éternités avant qu'elle se traduise en langage humain.

Devant mon écran cathodique, je tente de m'identifier à cette idée mécanique qui vole vers le coeur du monde. Bientôt la pointe d'aluminium tranchera le myocarde pantelant.

Cherchant à éliminer des parasites résultant de codes superposés, je jouis d'une intelligence surhumaine. Accouplé par fulguration à la totalité du champ sémantique de ma Burroughs 5600, je sens au fond de mon cerveau le torrent inépuisable de la non-pensée des transistors. Je rêve de circuits narratifs qui pourraient inventer toutes les histoires possibles et les imprimer au rayon laser au rythme de 100 000 mots à la seconde. Quand la conscience me revient, je tombe dans une dimension inférieure. À peine quelques heures encore avant mon départ pour L. A., pour ce congrès d'informatique où je ne mettrai pas les pieds mais qui me vaut une envolée de l'autre côté du continent aux frais du gouvernement.

Les traces fluorescentes s'éteignent sur l'écran poussièreux. Une goutte de rimmel glisse sous la paupière de la secrétaire. Mon chef de service me regarde avec colère : il m'en veut de le quitter pour la Californie. Bientôt il disparaîtra à jamais de ma vie. J'ai trop vu sa gueule moche, avec ses messages enregistrés au fond de son larynx de plastique. Je vais l'abandonner dans son labyrinthe miniature. La mort pourrait lui venir à cette minute, car la meilleure surprise pour lui, c'est la non-surprise. J'en aurai fini de cette cave électronique où s'accumulent les contraventions et les transcriptions de tables d'écoute. Les dispositions de la loi au sujet des désertions de foyer ne mutileront pas les aspects expo-

nentiels de ma présence sur cette planète. Que la force soit avec moi. La morale que je me donne : ne plus rien admettre qui ne relève du principe d'incertitude. *This message will self-destruct in exactly thirty seconds.*

À la cafétéria du Centre, on me sert des boulettes de viande que je vais mal digérer. Mais le restaurant le plus proche se trouve à dix minutes de marche. Un lieutenant moustachu s'assoit à mes côtés et il émiette un biscuit dans son potage. Je lui raconte que j'ai vu un film où les policiers utilisaient un sérum de vérité. Une drogue de cette sorte existe-t-elle vraiment ? Oui, répond l'autre. Elle peut même provoquer l'aveu de faits inexistantes. Les gens ne distinguent plus alors entre les souhaits fugitifs et les actes eux-mêmes. Par exemple, quelqu'un a désiré la mort de sa femme, et elle se tue accidentellement. Le mari se croit coupable. On va lui suggérer les conditions et les circonstances du meurtre imaginaire et il répétera spontanément ces aveux lors du procès-verbal. En fait, conclut-il en se levant, nous avons plutôt un sérum du mensonge. La vérité n'est pas chimique.

\* \* \*

Je reviens à ma console. Il me reste deux heures pour changer le programme utilitaire de la Burroughs. Si je réussis, je pourrai m'adresser à la mémoire sans que personne s'en aperçoive, puisque les programmes sources et résultants avec lesquels travaillent les informaticiens du Centre demeureront identiques. Si j'échoue, je ne pourrai plus jamais puiser dans les milliards d'octets du langage-machine, car mon chef de service change les mots de passe tous les jours, et il n'en attribue pas aux employés absents.

Or je compte devenir à L.A. le premier détective électronique, utilisant un terminal portatif pour téléphoner au Centre et y trouver les renseignements que mes clients désireront m'acheter. Je dois donc court-circuiter la procédure du mot de passe, en plus d'effacer mes interventions illicites du registre quotidien des saisies de données à distance. La solution consiste à modifier les opérations automatiques de fonctionnement conçues par le manufacturier lui-même. J'ai l'avantage insigne d'avoir travaillé deux ans comme concepteur de programmes pour la compagnie Burroughs à son siège social de Rochester, dans l'État de New York. Mes enfants doivent à ce séjour une connaissance parfaite de l'anglais ; ma femme, une haine profonde des Américains ; et moi, la possibilité de détourner à des fins personnelles et monétaires une masse d'algorithmes destinée en principe uniquement à aider les forces de l'ordre. Dommage de ne pas travailler pour une banque : j'aurais sûrement tenté de me doter d'une marge de crédit fictive de quelques millions de dollars. Mais j'ai accès à des dossiers de police, très complets et précieux à l'occasion, qui me permettraient de m'adonner au chantage contre des hommes politiques ou des chefs d'entreprise. Je n'ai pourtant ni le goût, ni le courage d'écrire des lettres de

menace. Je m'exposerais d'ailleurs à une mort rapide et violente. En revanche je pourrais vendre ces informations, sans indiquer aux acheteurs comment j'ai obtenu ces dernières.

\* \* \*



Je discours maintenant en algol, langage que seuls les microcircuits et moi comprenons, qui abolit toute ambiguïté et m'oblige à penser comme une machine. J'ai peu de temps pour réfléchir : si je demeure trente secondes sans fournir de nouvelles directives, la Burroughs efface mes constructions et me ramène au début des procédures menant au noyau central de sa programmation. C'est comme écrire un livre qui disparaîtrait dès qu'on ralentirait la rédaction. Je découvre les algorithmes qui imposent l'utilisation de codes d'accès. Je les subordonne à l'écriture de mon nom, lequel suffira pour me dispenser des salamalecs habituels et pour effacer toute trace de mon intervention. Comme toujours, l'écran indique à présent les temps réel (quinze minutes) et opérationnel (trente-trois secondes) écoulés depuis que mon terminal fonctionne.

J'ai la gorge sèche, les mains moites. Aucun des huit opérateurs qui transcrivent les rapports de police reçus dans la journée ne me prête attention. Mon supérieur n'est pas encore revenu de sa conférence hebdomadaire avec l'état-major de la police. La sonnerie du téléphone me fait sursauter. La voix de flûte de mon fils dit :

— M'ennuie de toi, papa.

Joelle a dû composer le numéro pour lui.

— Moi aussi. Comment va ta grand-maman ?

— Toi acheter un popsicle à moi, papa ?

Je réponds que oui, bien sûr. Et il se lance dans un récit embrouillé, qui parle de loups et de fusils.

— Tu ne vas pas me tuer ?

— Non, papa, répond-il. Demain.

Joelle l'interrompt pour me souhaiter bon voyage.

Je ne lui laisserai pas de lettre d'adieu parce que mon départ n'est motivé par aucune raison particulière. J'ai horreur de m'excuser, et rien de ce que j'écirais ne la réconforterait. Mon silence lui permettra de se donner des explications apaisantes : je serai mort ou dément, amnésique ou séquestré. Mais elle ne sera pas responsable de ma disparition.

\* \* \*

Je retourne à mon travail, oblitérant mon nom des fichiers de banque, de ministères, de grands magasins, de revues, journaux, clubs, associations, partis politiques. Puis je me fabrique une nouvelle identité : Marc Fréchette, né en 1947 à Venice, diplômé de l'école de police de San Diego, résidant à L.A., détenteur d'un permis de conduire, d'une licence de détective privé. En arrivant à destination, je n'aurai plus qu'à déclarer la perte de mes pièces d'identité pour que les autorités américaines m'en fournissent de nouvelles, fausses et parfaitement authentiques.

J'ai choisi de m'appeler Marc Fréchette parce que je me suis découvert une ressemblance presque parfaite avec un comédien de ce nom. Il jouait le rôle principal dans *Zabriskie Point* d'Antonioni. Il travaillait comme technicien quand des représentants du Studio Universal l'ont remarqué. Il engueulait un homme qui avait lancé un pot de géranium à un couple qui se querellait dans une gare d'autobus. Il n'a pas cessé de critiquer Antonioni pendant le tournage. Il aurait voulu transmettre un message pacifiste. Ensuite il est devenu membre d'une commune avec sa partenaire du film : Dariana Alprin. Les révélations du Watergate l'ont enragé. Il a attaqué une banque dans la région de Boston. Un de ses complices a été abattu par la police sur la scène du crime. Fréchette a été condamné à vingt ans de pénitencier. Quand on lui a demandé pourquoi il avait volé une banque il a répondu :

— J'ai une conscience politique. J'ai posé ce geste comme acte révolutionnaire. Nous avons regardé l'enquête sur le Watergate à la télé. J'avais vu le ministre de la Justice mentir et John Dean dire la vérité. Je voyais le peuple s'enfoncer de plus en plus profondément dans l'apathie, j'en ressentais une rage intense. Ils ne savaient

pas la vérité et ils ne voulaient pas la connaître. Nous, nous savions et nous voulions la leur montrer. Parce que les banques sont assurées par le gouvernement fédéral, les voler était une façon de voler Richard Nixon sans faire de mal à quiconque. Et d'ailleurs, braquer un fusil sur un caissier en vidant un coffre-fort, je ne connais rien de plus honnête.

En prison, Fréchette a réalisé une dramatisation des enregistrements de Nixon. Il comptait organiser une tournée théâtrale à travers les pénitenciers des États-Unis. Mais il a été tué en 1975. On l'a trouvé un matin dans le gymnase de la prison de Norfolk, un haltère de cent cinquante livres posé sur la gorge. On a conclu à un accident. Il a été enterré dans le cimetière de Forest Lawn.

\* \* \*

Quand je sors du Centre, la nuit met ses paumes glacées sur mes yeux. Je ne me suis jamais vu dans un miroir, ni sur une photo. Sans voix, sans histoire. Le monde ne tient pas entre mes oreilles. Le monde repose sur un malentendu. Je me souviens d'une brebis morte au bas d'une cascade. L'eau et les insectes avaient nettoyé l'animal et il ne restait que de la laine, légère comme un duvet, frémissante parmi les ossements. On aurait dit le cadavre d'un ange.

Adieu, chère patrie. Dors intacte, toujours pareille, sans violence, sans destin. Quand mes ancêtres sont débarqués ici, sous Louis XIII, ils ont immédiatement voulu repartir. Mais ils n'avaient pas l'argent pour le voyage du retour. J'exauce donc le vœu ancien de ma famille. Sous les bourrées du vent, la neige se ride comme la surface d'un lac. L'autobus tremble, qui me conduit à Dorval. Les arbres plient. Pourtant ce froid hivernal est bien modeste. Pour atteindre le repos total de la matière, je devrais soustraire mon laboratoire aux influences extérieures, à celle des moteurs de voitures et de motos. Je menais ma recherche en pleine nuit, au moment d'une circulation routière minimale. À l'approche du zéro absolu, toute matière devient cristalline ou au contraire superfluide. Après le dernier soleil, l'univers ressemblera à un flocon.





**2**

**L.A.**



Les néons de l'aérogare font luire le lino gris sur lequel bave de l'eau savonneuse. Je m'assois devant un téléviseur à péage : Susan Hayward s'abandonne aux caresses de John Wayne, qui joue le rôle de Gengis Khan. Elle lève les bras et se déhanche, couchée sur une dune de sable, son beau visage déjà attaqué par d'invisibles particules de plutonium. Quand elle tournait ce film dans l'Utah, en 1954, des vents y avaient charrié des nuages empoisonnés, créés par une expérience atomique dans le Nevada l'année précédente. Le désert où travaillaient les acteurs était radioactif. Plus tard Wayne, Pedro Armandez, Susan Hayward et Agnès Joorhead mourront d'un cancer. Dès l'épilogue du *Conquérant*, que je viens de revoir pour la cinquième fois, je me présente à la porte d'embarquement numéro quatre. Quand je monte à bord, tout prend un goût de plastique. Ma voisine me raconte qu'elle a assisté au déroulement d'un orage de sa chambre d'hôtel, au trentième étage, son corps nu pressé contre le verre qu'assaillaient en vain la pluie et le vent.

À ma descente du Boeing, je me coiffe du chapeau de cow-boy acheté à Chicago. Le soleil de L.A. éclate sur les réacteurs. Une trentaine de voyageurs cheminent

vers la sortie. Le taxi me conduit au Holiday Inn où le Centre a réservé et payé ma chambre pour une semaine : *the best surprise is no surprise.*

\* \* \*



C'est aujourd'hui que Marc Fréchette inaugure son bureau de détective. J'ai beau m'observer dans la glace, je ne m'habitue pas à la couleur carotte de mes cheveux.

Grâce à mon permis de port d'arme, obtenu en même temps que les autres pièces au nom de Fréchette, j'ai pu acheter un .45 que je garde à la hanche dans un étui dissimulé par ma veste de tweed. Attendant que la petite annonce publiée dans le *L.A. Times* fasse son effet, je m'astreins à étudier un ouvrage sur la détection que m'a expédié une école de police par correspondance, dans le même envoi qu'un diplôme portant mon nom calligraphié en lettres gothiques.

La filature doit tenir compte de la luminosité, de l'intensité de la circulation. Les détectives sont sujets à des absences prolongées et imprévisibles : qu'ils accoutument leur entourage à ces exigences professionnelles. Des signes discrets et convenus servent de liaison optique : permutation, arrêt, danger, dédoublement de surveillance. Dans un café, les enquêteurs doivent régler leur consommation pour éviter tout accrochage au moment de leur départ ; ne se livrer à aucun jeu. Les miroirs, les rétroviseurs, les vitrines permettent souvent une surveillance aussi discrète qu'efficace. Parmi les individus mentalement tarés et prédisposés au crime, il faut citer : les délirants mystiques ou systématiques, les épileptiques, les dégénérés, les déments précoces, les hystériques, les mélancoliques, les paralytiques généraux, les psychosés systématiques, les psychosés toxiques infectieux.

Cependant les délits des aliénés ne se décèlent pas toujours par leur maladresse, leur niaiserie, leur impréparation. Au contraire, rien ne trahit parfois la nature morbide de l'acte incriminé. J'interromps brièvement mon étude pour me promener dans un parc. Je prends un

chat, mais je repousse ses pattes de mon visage, sachant que la cornée a un peu la consistance d'un oeuf cuit dur.

Solutionner un meurtre imaginaire requiert beaucoup de perspicacité, car on a éliminé la victime sans autre action physique, mais avec des effets radicaux, puisqu'on l'a détruite jusque dans les souvenirs qu'elle aurait laissés. Quant au suicide fictif, il touche au degré de difficulté le plus élevé. N'importe qui peut se tirer une balle dans la tête : comment rater une cible si rapprochée ? Mais se liquider soi-même de façon purement spirituelle, sans rémission, exige une grande intelligence, que les ignorants appellent folie, ou schizophrénie. C'est comme essayer de se souvenir d'un geste qu'on n'a pas commis.

Véritable petite abeille, je n'arrête pas une minute. Entre mes lectures, je fais des push-ups, je regarde mes biceps grossir, touche ma gencive douloureuse avec la langue, m'assois sur la cuvette des toilettes et observe les chiffres de ma montre quartz clignoter, me raidis quand j'entends les pas d'un éventuel client dans le couloir, bâille, fais de l'introspection, essaie d'éprouver un sentiment d'amour universel, me souviens des films que j'ai vus, me demande combien de pensées me déferlent chaque jour par la tête, compte les heures passées depuis mon arrivée dans ce bureau, depuis Joelle.

Cinq jours que je n'ai pas vu ma femme, que je cherche à l'oublier en m'initiant à ma nouvelle identité, en tâchant de perdre tout à fait mon accent français. *It's exactly as if she was dead. No news from the other side of the grave.* J'ai rêvé qu'elle me disait : « Je ne mourrai pas. Je vais simplement abandonner mon corps. Tout le monde le fait constamment. »

Je devrai agir sans réfléchir. Je ne serai vraiment proche d'elle qu'en acceptant la mort dans mes veines. Je

me souviens du premier regard que nous avons échangé : rien ne pouvait troubler la paix glacée et désespérée régnant à l'intérieur de ces petits astres en mutuelle contemplation.

Je ne sais vraiment pas où je vais dans la vie. Je me fie au hasard. La lumière trouble de ce lieu interdit autant la vérité que le mensonge. J'ai besoin de patience car d'innombrables voix cherchent à cacher le sens que le vide émet. Je sens des larmes me monter aux yeux. En me raclant la gorge, je crache dans la corbeille à papier : sur une feuille froissée glisse un peu de salive mêlée de sang. À nouveau les pleurs, mais cette fois-ci je n'ai pas pu les retenir. Je trouve que je pense bas. Mais je fais ce que je peux. Les mots, je ne les invente pas. Je les prends quand ils passent.

Déjà la fournaise s'est rallumée dehors ; le climatiseur émet sa fraîcheur et ses râles sépulcraux. Dans le souffle qui passe derrière l'enclos des dents, c'est l'univers qui respire. Ou qui stagne. Ma mémoire suffoque faute des mots que maman me chantait à l'oreille.

Il s'agit d'aller jusqu'au bout d'une action une fois pour toutes. Voie royale hautement hasardeuse, chemin labyrinthique. Que je tape des pieds ou des doigts, c'est toujours de la danse. Ou une crispation. Selon. La vague ne vient pas à la grève, elle s'en éloigne. La respiration s'élargit jusqu'à englober le déroulement précis, exhaustif du temps (mot neutre) (mot où la guerre n'existe pas : sans signification). Sait-on le degré de dissimulation où la pensée doit régner ? Sinon effondrements. Comme d'aller trop bas, ou trop haut. C'est perte de. (Encore cette ombre qui fait alterner entre l'ombre et le papier.) Trois lions se regardent dans le miroir au fond de la cage, mâchant avec lenteur les lambeaux du dompteur un peu trop narcissique. La brique de la maison

d'en face absorbe la lumière comme une éponge et régurgite la nuit une écume rouge.

Les affiches des porn-shops annoncent les livres et revues les plus excitants au monde. Je me retrouve avec une prostituée : caresse-toi, mon chou, oui, comme ça, maintenant viens ; alors que je m'enfonce en elle, ses ongles effilés viennent me pincer les seins. J'éjacule aussitôt. Elle m'avait pourtant soutiré un supplément de vingt dollars en me promettant de faire durer le plaisir. Je me hâte vers mon appartement pour y prendre une douche, craignant d'avoir attrapé une saleté. Je me sens capable de tuer. Au lieu de continuer sur Sunset, je grimpe par une rue tranquille de Beverley Hills ; elle s'appelait Lorene, grosse, avec un visage rouge d'alcoolique. Elle a surgi au moment précis où le souvenir de Joelle me faisait bander.

Je ne veux pas qu'on me touche. Le simple frottement de l'air m'écorche. Dans le parc, ils sont plusieurs à boire à la même bouteille cachée dans un sac brun. Je me demande si je ne rejoindrai pas bientôt leur rang. J'ai presque épuisé mes économies, personne ne se présente à mon bureau, et en tant qu'étranger je n'ai droit à aucun des secours de l'État. Peut-être devrai-je zigzaguer, recroquevillé et tremblotant comme un insecte amputé.

3

**PÉAGE**





L'autoroute commence ici, en contrebas de l'immeuble, et explose en millions de directions asphaltées que les pneus salissent, caressent, brutalisent. Elle suit la courbure de la terre par tout le continent, portant des voitures de police avec leur gyrophare traqueur, des poids lourds nappés de diesel et médaillés de plaques d'immatriculation, des familiales lestées d'enfants, des motos groupées comme des loups. Je fais le plein dans un poste d'essence décoré de fanions de plastique multicolores, puis je repars entre les panneaux interdisant l'accès aux piétons, réglementant les poids, les vitesses, les directions, proclamant le nom des villes que je dépasse. Entourées de flèches lumineuses, des barricades ferment une voie, tandis que s'affaire une équipe de réparation sous la surveillance d'un robot agitant un drapeau rouge pour faire ralentir ou dire adieu. La pluie dilue l'essence, le sang des animaux percutés, elle nettoie les insectes écrasés sur mon pare-brise. Comme une araignée mettant la patte sur un fil de sa toile, je sens sous mes Goodyear les milliards d'événements qui surviennent sur cette même et unique route, à Houston, à New York, à Vancouver, à Montréal, là où nous vivons, roulons, freinons, mourons. Route divine qui tisse mon destin avec ses multiples étages de viaducs, ses lacets en huit, en trèfle, en cœur.

Du boulevard Sunset à la rue Sherbrooke, il n'y a pas d'interruption. J'écrase l'accélérateur : plus besoin de frein quand le turnpike s'empare de mon âme ; il va mettre un terme à toutes mes souffrances. Malaxant la matière qui s'agite sur elle, acier, béton, caoutchouc, chair, elle nous donne à écouter les moteurs et leur effet Döppler.

\* \* \*

Mon premier client travaille comme gérant d'un poste de péage sur l'autoroute menant à Frisco. De la fenêtre de son bureau, il peut observer le flot continu des véhicules qui s'arrêtent le temps pour le conducteur de jeter une pièce dans un des réceptacles situés sur des îlots de béton. Quatre employés enfermés dans des kiosques peuvent faire la monnaie ; une voiture de police et une dépanneuse sont garées près du petit cube climatisé assailli sans relâche par le bruit, les vibrations du sol et les émanations de monoxyde de carbone. Monsieur Kelp me montre les tulipes placées dans une cannette vide sur son pupitre :

— Elles sont en plastique, dit-il, en mouchant son nez en trompette. Rien ne pousse ici... Mais assez de balivernes. Ma femme a disparu. Pouvez-vous me la retrouver ?

Une fois réglée la question des honoraires, je demande à Kelp quels renseignements il peut me donner pour m'aider dans mes recherches.

— Je crois qu'elle se cache chez mon beau-frère, à L.A. Il s'appelle Harry Compton. Il jure qu'il n'a pas vu sa soeur, mais je ne le crois pas. Alors, vous allez là-bas, vérifiez. Si vous la dénîchez, vous me la ramenez.

J'explique à Kelp que je ne peux pas forcer Carly à me suivre. Il me regarde d'un air soupçonneux. À sa question sur mon accent, je réponds que je viens du Texas.

— Vous êtes un sacré cow-boy, fait-il. Alors dites-vous que ma femme va se faire bouffer par les coyotes de L.A. à moins qu'elle ne rentre vite au ranch. Ici.

— Je vais essayer de la convaincre, dis-je en me levant.

Il me reconduit à ma voiture. J'ai noté l'adresse du beau-frère et glissé dans ma veste une photo de Carly : joli visage terrifié. Kelp me serre le coude :

— Elle a tout pour être heureuse ici, non ? Écoutez, si jamais elle n'habite pas chez Harry, vous m'appellez et vous laissez tomber. Parce qu'alors, elle a pu partir avec n'importe lequel de ces cons !

Et du geste il englobe les centaines d'autos qui passent dans un fracas de moteur et de pièces de monnaie.

— J'appelle ça le canyon de la mort, dit-il. De chaque côté de la bande médiane, vous avez huit voies ultra-rapides, avec une étroite bande de béton pour se garer en cas de panne. Chaque semaine un imbécile de banlieusard préfère ne pas attendre la dépanneuse qui patrouille constamment la région, sort de sa voiture pour changer un pneu et hop ! il se fait happer par les autos comme par un moulin à viande. On le retrouve en morceaux, éparpillé sur près d'un mille. Parfois même on ne retrouve pas les morceaux. Il y a juste l'auto abandonnée et quelques flaques de sang.

\* \* \*



À mi-chemin de L.A., au moment où je repasse pour la sixième fois ma collection de cassettes des Stones, je bifurque vers Tecopa, Amargosa et, au-delà, la Vallée de la Mort. Le désert Mojave semble sorti droit d'un western, avec ses pitons rouges, ses cactus verts et son ciel en fusion. Un peu avant la frontière du Nevada, dans une vallée où pousse une maigre végétation, j'aperçois ce que je cherchais : un panneau annonçant un terrain à vendre. Je coupe le moteur et je marche vers la seule habitation en vue : une cambuse fabriquée de panneaux-réclame, de briques et de papier cellophane. J'évite des poulets, des pneus crevés, des planches hérissées de clous. Je pompe un peu d'eau d'un puits artésien et m'asperge le visage. Le soleil vaporise aussitôt les flaques où mon image se fragmentait parmi la boue. J'appelle. Personne ne répond. J'entre. Sur la table, deux beignes durcis et une bouteille de bière vide. Je décide de dormir ici, sur le matelas éventré. Des jappements me réveillent. Je sors et je vois, au milieu des buissons, un chien avec un oeil bleu et l'autre noir qui mord les fesses d'un mouton. À côté, un vieux cow-boy boit un café, assis sur un rocher. Je tends mon paquet de cigarettes à l'homme qui me fait signe d'approcher. J'entends un ronflement lourd : le teuf-teuf d'une moto. L'autre dit :

— C'est mon fils.

Je me tourne vers les pics de granit : le soleil les obscurcit par son éclat, il fait vibrer la matière, la dissout dans la lumière jusqu'à ce qu'elle perde ses contours.

— Combien demandez-vous pour cette terre ?

— Qu'est-ce que vous voulez en faire au juste ?

— Rien.

L'autre hoche la tête comme si j'avais donné la seule réponse sensée et dit un chiffre. Je marchande pour la forme. Nous convenons rapidement d'un prix. Je lui donne rendez-vous le mois prochain, au bureau des registres de Tecopa où nous officialiserons la transaction. Puis je repars vers L.A., accompagné derrière les collines d'un nuage de poussière que je suppose produit par l'invisible moto du fils.

\* \* \*

Harry, le beau-frère, habite un split-level emmanché d'une énorme cheminée. L'allée menant au garage est obstruée par un hors-bord posé sur une remorque et par une roulotte. Du béton peint en vert remplace la pelouse. Des cris, des rires, de la musique rock s'élèvent de la cour. Je me joins à la fête. Une dizaine de personnes déchiquettent leur poulet cuit sur le gril avec des ustensiles en plastique, buvant de la bière dans d'énormes verres de carton. La maîtresse de maison me reçoit avec un grand sourire : asseyez-vous et mangez. Je m'exécute. Tout le monde parle football. Je demande à une jolie brunette où se trouve Carly.

— Je ne sais pas, dit-elle en riant, je ne connais personne ici. Mais Harry pourrait vous répondre.

Elle ajoute que notre hôte s'est installé au sous-sol comme d'habitude et que je ne peux pas le rater. Je passe par la cuisine : les assiettes, casseroles, bouteilles de Seven-Up vides et sacs de chips déchirés s'empilent dans l'évier, sous l'inévitable pendule murale. On a suspendu près de la fenêtre un Snoopy en peluche.

Je descends l'escalier : derrière un bar, sur lequel brille une lampe dont le globe porte l'inscription « Génie au travail », un homme chauve, au menton pointu, vêtu d'une chemise blanche fermant par des boutons-pression métalliques et d'un pantalon de toile noire, est en train de préparer un cocktail à une obèse aux jambes pleines de varices. Je demande : Harry ? Et il me salue de son verre, en disant :

— Oui, c'est moi. Mon hobby c'est de boire. Pendant les week-ends, j'aime bien recevoir mes amis et me soûler la gueule.

— Je cherche Carly.

— Pourquoi, tu veux la sauter ?

D'un pas à peine vacillant, il vient m'exhaler son haleine à deux pouces du visage, tandis que la grosse sirote son drink au fond d'un fauteuil de velours. J'hésite et je réponds avec un clin d'oeil :

— Oui, je veux la baiser, ta soeur.

Il se tape les cuisses en disant qu'il aime la franchise.

— Carly, je lui ai déniché une place d'ouvreuse au stade d'Anaheim. Elle ne rentre pas avant onze heures. Alors assis-toi et raconte-nous un peu ce que tu fais dans la vie.

4

## LA MONTÉE





Je roule au hasard dans L.A., à bord de ma Pontiac de location. Pour chasser la douleur et la peur, je m'arrête au bar Dino's, commande un whisky et demande un billet pour le match de hockey, le soir même. Le barman me vend une place à prix d'or.

Nocturne. La ville s'étire le long de la mer. Une pluie lourde transforme en miroirs sombres les rues où se réverbèrent les hauts immeubles. Les arches de l'autoroute se perdent dans le smog. Le vent siffle à petit bruit entre les façades. Des autobus vides roulent vers le terminus. Le boulevard du Crépuscule aligne ses signaux lumineux vers l'horizon embrumé. Les enseignes du quartier des plaisirs clignotent dans le vide. La cité existe en vertu de mathématiques inconnues. La pluie tombe sur les maisons des stars, à Beverley Hills, sur le parc de San Bernardino avec ses grands palmiers et ses tables de pique-nique abandonnées, sur les gratte-ciel groupés près de la mer, sur les faubourgs de l'est et du nord, sur le stade de hockey de Anaheim.

La gigantesque enceinte circulaire, avec ses colonnes doriques, sa corniche ondulée, semble prête à tourner comme une roulette de casino. Aux alentours, un parking s'étend comme un lac noir et figé, peint de signes

jaunes et blancs. Avant les matchs, les spectateurs s'y attroupent en mangeant des hot-dogs.

Les joueurs arrivent sur la patinoire. Je reprends intérieurement leurs mouvements. Je patine, virevolte, applique des coups d'épaule, en proie à un monologue purement cinétique, qui me projette dans l'espace illusoire du jeu. La glace, violemment éclairée par les projecteurs, offre la luminosité intense d'une hostie au moment de la transsubstantiation. Ceci est mon corps. En réalité j'en occupe une douzaine, angéliques ou démoniaques. Je tiens le disque sur la lame de mon bâton, je déjoue un adversaire, dix-huit mille bouches s'ouvrent pour m'encourager. Je ne m'appartiens plus, je lance. La rondelle, propulsée à une vitesse qui la rend invisible, sauf sur les reprises au ralenti de la télé, frappe le masque de plastique du gardien à la hauteur du front.

J'attends la mise au jeu. En vain. Je lève les yeux : autour de moi, plus personne. Je cherche à vérifier s'il reste des spectateurs dans les gradins. Je ne peux plus bouger. Le froid me fait comprendre alors que je me trouve dans les profondeurs de la patinoire, pétrifié. À ce moment la rondelle tombe devant moi, secouant ma torpeur, mais j'ai perdu la mise au jeu.

L'onde de surprise négative est émise par le cerveau quand quelqu'un réagit à une chose incongrue ou absurde. Elle semble refléter l'effort nécessaire pour donner un sens à ce qui n'en a pas. Elle m'envahit brusquement, à mesure que je tente de m'expliquer ma présence ici sur les gradins. Une ouvreuse vêtue d'une tunique rouge à épaulettes dorées me sourit : je reconnais Carly.

\* \* \*

Après le match, des centaines de néons modulent la même stridulation. Désert, ce lieu monumental semble exigu.

— On m'a dit que vous vouliez me voir ?

Elle a surgi d'un des couloirs d'accès. Dans la baie vitrée, au-dessus de la clôture, elle inscrit son reflet : silhouette bronzée, vêtue d'un haut de bikini et d'un short, se détachant contre la patinoire.

— Oui, je vous invite à prendre un verre.

Elle demande : Français ? Je secoue la tête : non, je viens du Québec. Légèrement déhanchée, elle joue avec le bracelet en forme de serpent qu'elle porte sous le coude droit. Je dis qu'on peut facilement se perdre dans cet édifice circulaire où tout se ressemble. Elle me montre la sortie. Elle évite un chariot plein de bières que deux préposés poussent vers un ascenseur. Le hockey la passionne, dit-elle, surtout pendant les éliminatoires, quand les joueurs doivent affronter une période supplémentaire qu'on appelle dans sa langue « le temps de la mort subite ».

Au centre, près du cercle de mise au jeu, les peintres pulvérisent de vert le dessin découpé dans un contreplaqué représentant l'emblème de l'équipe : une couronne royale. Une voix retentit dans les haut-parleurs, se répercute sous la coupole : « Un, deux, trois... Ceci est un test. » Fixée à une tige métallique, une caméra est braquée sur nous. Sur un cube noir géant s'allume la pendule à lecture directe qui sert à chronométrer la durée de chaque match. Les chiffres se mettent à changer jusqu'à indiquer l'heure zéro.

Nous regardons L.A. scintiller innombrablement derrière les vitrines du stade. Les peintres passent en

nous saluant. Être dans l'orbe de sa robe, couvrir la trace de ses souliers, naviguer jusqu'à ses cheveux blonds, puis la coucher sous moi et la baiser. Je rêve de son dos, à la plage de Santa Monica, à cette prière lue quelque part : « Mon Dieu, laissez-nous trouver notre mort. »

\* \* \*

Je la conduis au fond d'un bar, dans un box à banquette unique, ce qui la force à s'asseoir à côté de moi, contre le mur. En prenant le menu, je lui frôle les seins, de l'avant-bras. Au-dessus du bar, la télé montre la grande muraille de Chine. Sous les créneaux, un sapin frémit, triangle vert caressé par le vent. Elle regrette les arbres innombrables de Rochester, sa ville natale. Je dois me faire violence pour répondre, pour produire ces petits trucs, quoi déjà ? Ah ! oui, des mots, on appelle ça ainsi. Elle raconte qu'elle travaille comme ouvreuse en attendant de pouvoir devenir comédienne.

— Tu comprends, la pellicule coûte tellement cher, on doit la réserver à des valeurs sûres.

Je lui demande comment elle peut exprimer ce que d'autres ressentent. Selon elle, personne ne peut jouer sans mentir. Je lui parle de deux films que je rêve de voir. Le premier représente un simple tapis, mais en l'explorant avec une lentille macroscopique, il se transforme en une autre planète dotée de plantes et d'animaux étranges. Le second projet rassemble en extrême accéléré la vie entière d'un personnage. Ce dernier grandirait à vue d'oeil, se déplaçant à travers les paysages qui clignoteraient, tant le jour et la nuit s'y succéderaient rapidement, puis il mourrait, et sa décomposition ressemblerait à une explosion.

Pour l'instant, elle fréquente le gardien de but de l'équipe locale de hockey. Il est parti avec son équipe sur la côte est et lui a laissé sa villa de Santa Monica pour une semaine. Pourquoi ne pas en profiter tous les deux ? Nous pourrions passer nos journées sur la plage. J'y penserai. Tu es marié, dit-elle. Je le devine à ta maladresse. Elle avance la main vers ma tempe. Je recule un peu la tête. Tu as peur ? fait-elle. Je veux te donner de la ten-

dresse. Elle me sent froid, violent. Elle va me changer. M'apprendre à exprimer mes émotions.

Je lui annonce que j'ai abandonné ma famille. On appelle ça : désertion de foyer. Ma femme a de quoi vivre. Elle compose des slogans pour des magasins naturalistes et les restaurants McDonald. Les enfants ont leur télé et leur maman. Ils vont me détester et m'oublier. Moi, je ne sens rien. Tant que j'aurai de l'argent, je resterai ainsi anesthésié. Chaque dollar m'achète un peu d'oubli. Riche, je me serais déjà refait une nouvelle vie. Le remords est un sentiment de pauvre. Quand je n'aurai plus les moyens d'y échapper, je devrai retourner là-bas et m'excuser. Ils diront : dépression nerveuse.

Elle me demande si je crois pouvoir aimer quelqu'un. Écoute-moi : on branche des électrodes sur des gens et on peut dire s'ils aiment un produit ou non. On ne leur demande pas leur avis : ils pourraient mentir, même inconsciemment, et pour une foule de raisons. Alors, pour vraiment savoir si je suis capable d'amour, je devrais m'adresser à la clinique de Neurocommunications de Harvard. Mais je suis fauché. Elle se serre contre moi et dit :

— J'espère que tu ne crois pas à toutes ces conneries.

\* \* \*



Dehors, nous nous tenons enlacés sous l'auvent d'une confiserie. Le temps s'arrête, je la caresse avec précaution : le moindre cheveu fou, durci par la transe chronologique, devient tranchant comme un rasoir. Je ne peux plus mesurer mes mouvements selon les révolutions du soleil. En l'absence d'événements à prévoir, mes pensées s'amenuisent. Les mots se forment si lentement que j'en oublie leur continuité. Je prends l'éternité pour lui dire que je l'aime. Je colle mon front contre le sien, ses yeux se superposent en un soleil flou, au zénith d'un monde de sourcils et de chair.

Je n'arrive pas à croire que je vais oublier tout ceci : cette rue, ce corps, cet instant. Comment les choses font-elles pour disparaître ? Carly se dégage de mon étreinte et me montre, inscrite dans une plaque de bronze au milieu du trottoir, l'empreinte du pied de Rita Hayworth :

— Elle était vraiment minuscule. On raconte qu'elle apparaît parfois à des passants. Ses lèvres remuent en silence, comme pour signifier que rien de ce décor n'existe vraiment. Je crois qu'elle cherche les plateaux de tournage de ses films.

Nous traversons le boulevard, jusqu'à un square, garni d'un seul arbre, d'une table de pique-nique et d'un banc sur lequel un clochard s'est couché en chien de fusil. Derrière, sur un mur de briques, aveugle, on a peint une forêt touffue de palmiers, de sapins, avec un étang gris, dont la couleur se confond avec celle du gravier du square. Je me penche au-dessus du vagabond et je lui crie dans les oreilles :

— Ça va ? Tu es heureux ici, dans ta forêt ?

L'autre se réveille en sursaut et tombe à terre. Il se relève, balaie de la main les cailloux collés à sa veste

brune, à son pantalon trop grand, et grommelle, les yeux baissés :

— Merde, foutez-moi la paix !

Les effets du soleil, du grand air et de l'alcool se sont conjugués pour donner à l'homme une peau cuivrée, sèche, appliquée comme une simple couche de peinture sur les os et cartilages de la figure. Les yeux rougis s'agitent d'un air traqué dans leur orbite.

— Es-tu heureux ?

Le clochard tremble de colère et de froid. Il regarde aux alentours, comme s'il cherchait de l'aide, puis il tente de s'éloigner. Je le retiens par le poignet.

— Laisse-le partir, me dit Carly.

Nous marchons en silence quelques minutes. Je ne voulais pas me moquer de lui, dis-je enfin. Je voulais savoir comment il vivait. Je lui aurais donné un peu d'argent. Elle répond que j'avais l'air de vouloir le tuer.

\* \* \*

Nous entrons dans une discothèque où un Noir invite Carly à danser. Suçant avec application l'olive de mon martini, je me souviens de cette caverne, à Patmos, où saint Jean aurait écrit l'Apocalypse. Le guide montrait la fissure dans le roc par où Dieu se faisait entendre jadis à l'évangéliste. J'aurais dû attendre là que le miracle se répète. Au lieu de quoi j'écoute les haut-parleurs multiplier les décibels de *Come Baby light my fire*, de Jim Morrison, mort alcoolique, enterré au Père-Lachaise, dont la voix continue à crier : « Papa je veux te tuer, maman je veux te... »

La danse se termine. Carly prend la bouteille que son partenaire lui tend, la porte à ses lèvres et boit d'une traite la bière qui reste, tandis que les clients frappent des mains. Une douche de sueur lui a collé la chevelure au crâne, sa poitrine palpite en quête d'oxygène. Le tintamarre reprend. Elle ferme les yeux, lève les bras vers les néons qui, au plafond, s'allument convulsivement, dessinant à chaque fois un animal différent : papillon, gazelle, léopard. Les grimaces extatiques des couples ivres rassemblent des hiéroglyphes étranges, comme sur ces bas-reliefs mayas qui décrivent des cortèges de démons. Un stroboscope hachure les mouvements de mes doigts, qui cueillent des arachides salées dans un pot de terre cuite.

Brusquement je gagne la sortie. Dehors la pluie tombe doucement sur le cuir noir de ma veste ; les réacteurs d'un avion atténuent leur grondement à mesure que les feux de position s'éloignent vers le nord, vers la frontière canadienne. Mieux vaut laisser Carly. Elle m'excite trop. Et si je perds la maîtrise... Je chasse de la main l'image : un couteau s'enfonçant très lentement entre deux petits seins coniques. Les pneus des autos chuintent contre l'asphalte mouillée. Je gravis à présent

la côte qui mène à l'aqueduc municipal. Mais Carly m'a rejoint et m'a pris par la main.

L.A. semble naître de la projection géométrique d'une case initiale. Seulement personne ne connaît les règles qui gouvernent cet immense échiquier, qui nous déplace selon des parcours non euclidiens jusque dans des espaces imaginaires.

Dans ma chambre du Holiday Inn, je m'agenouille devant elle et lui enlève les bottes de vinyle qu'elle avait mises à la salle de danse. Elle remue les orteils, sort une tablette de chocolat de son sac à main et en croque un morceau. Sous notre fenêtre, une militante féministe distribue des pamphlets aux passants, ce qui produit une accumulation de feuilles déchirées, roulées en boulette, marquées de l'empreinte de différentes semelles, tachées d'une crème glacée achetée à l'épicerie du coin, reniflées par les chiens, privées enfin de leur texte par la pluie qui dilue l'encre de mauvaise qualité. Je ferme les rideaux.

Carly est assise sur le lit, les genoux relevés sous mon peignoir. À la radio, un son synthétisé par un ordinateur semble suivre une trajectoire fantaisiste alors qu'il se conforme à des logarithmes. Je m'abandonne au corps couché sous moi, surface chaude, malléable, frontière d'un autre univers qui, malgré son étrangeté, demeure fraternel, parce que promis, lui aussi, au néant. Je cherche à me laisser fondre en lui. À défaut de comprendre le monde, on peut le neutraliser. Parfois je pense à l'envers. La mer et le ciel deviennent alors très minces, pellicules transparentes devant une masse noire, fluide, qui ne se manifeste pas, ne s'énumère pas, ne s'énonce pas. Je frissonne de bonheur devant la promesse de la mort. J'essaie de noter chaque modification de l'état présent : grâce à une attention aiguisée, les dif-

férences se multiplient, s'accélèrent : bientôt je souris devant l'émergence d'un foisonnement qui n'a pas de nom, pas de coordonnées. Je participe alors à une danse merveilleuse.

Obligatoire. Ne pas m'arrêter. Par vagues, comme pendant l'amour. Je ralentis ou accélère selon l'intensité du plaisir. Elle écoute : j'ai dégagé l'oreille de la chevelure, je m'amuse à tirer légèrement sur le lobe percé d'un anneau. Je parle en regardant le pavillon, les sinuosités de la chair, le trou dans lequel tombent les mots, qui font battre le tympan, provoquent d'imprévisibles décharges entre les neurones, induisent un halètement, un ondulement musculaire. Je dis n'importe quoi, et cette liberté nous fait rire. Des cristaux disposés au hasard dans ma gorge vibrent et chantent au passage de mon souffle.

\* \* \*



Maintenant personne ne peut m'arracher du rêve qui coule à forte dose dans mes veines. Je m'amuse à observer ma conscience flotter aux alentours, paresseusement, selon des formes indistinctes et toujours changeantes. J'entends Carly claquer la porte de la toilette. Je la sens fébrile, colérique. Elle vient s'allonger près de moi. Je ne combats plus les images qui la montrent, mains derrière le dos, vêtue de la robe blanche du sacrifice. Le vent s'élève et les vagues tombent de plus en plus serrées et drues contre la plage de galets. Des phares de voitures se promènent parfois derrière les dunes. Elle me défie du regard. Je déchire le tissu. Plus tard nous reposons côte à côte. Je ne réussis pas à entendre son coeur battre, sans doute à cause du vacarme de l'océan.

La nuit parle. La merveille de prophétiser. L'avenir est dans le rêve. Je me laisse déborder par le sens. Les mots viennent de l'envers et remettent tout à l'endroit. À leur entrée en scène, ils provoquent rires et applaudissements. Ils font un tour de piste et repartent, ni vus, ni connus. Ah ! la cruauté d'Énée abandonnant Didon à Carthage ! Ma liberté diminue, je subis la pression de la naissance des images, comme un plongeur prenant de la profondeur. Les émetteurs internes n'annoncent plus que des catastrophes, tremblements de chair et volcans qui se refroidissent sous le cerveau inepte. Jamais je ne me laisserai de nouveau enfermer dans un travail où ne reste que la forme vide du temps. Interdiction de revenir sur mes pas. Je continue dans le labyrinthe, sachant que je suis ainsi le plus court chemin d'un point à un autre. Le couteau rencontre la poitrine si doucement qu'il la perce seulement après quelques minutes.

Les conflagrations de la pensée illuminent un instant les pâles fleurs roses du papier peint, elles m'arra-



chent des gémissements, elles multiplient les grimaces entre mes paupières closes, sur lesquelles se dessinent à force de crispations nerveuses les formes incomplètes du rêve. Quand je m'éveillerai, je ne me souviendrai pas des illusions qui articulent mon sommeil selon un simulacre de la durée. Sur le toit d'un immeuble, je jongle avec des poignards. Dans la campagne aux alentours, errent des chiens énormes et menaçants. Carly me fait subir un étrange test d'intelligence : je dois glisser dans un tube transparent des rondelles d'acier, découper une toupie en tranches très fines qui sont ensuite battues comme des cartes à jouer. Je m'inquiète de savoir si je ne travaille pas à un problème insoluble. Je décide de quitter cette petite ville inhospitalière. Je me renseigne à la gare : les autobus traversent tous des régions sauvages, montagneuses. Je loue un avion biplace. En survolant le désert, j'aperçois des blindés qui attendent le signal de l'assaut. Soudain des balles traçantes montent vers moi.

\* \* \*

Au matin, j'annonce à Carly que je travaille comme détective.

— Actuellement, c'est Kelp, ton mari, qui me paye.

— Alors tu n'as rien d'autre à faire que de courir après les femmes qui ont plaqué leur mari ?

J'atteins brusquement l'objectivité totale : le corps de Carly perd son attrait, il occupe un certain espace, se compose de certains matériaux aussi inertes et indifférents que la table où je m'accoude.

Rien ne peut plus m'arriver : c'est Marc Fréchette qui souffre et qui a peur, qui avale précipitamment quatre comprimés d'aspirine pour chasser la migraine : véritable garrot sur le point de lui rompre le crâne. Je comprends que la folie menace ce pauvre détective. *In the middle of such sorrow, what can I do ? Can you please tell me ? I just want to obtain nothingness. But who is in charge here ? Who is thinking this is a different language, in a different time also ? My God, I wish I was beneath an hundred feet of water.*

Il me faut retrouver accès à moi-même. Je procède comme lorsque je cherchais dans la mémoire de l'ordinateur une information non intégrée : je fais le répertoire des objets et des qualités qui forment mon champ sémantique. Seulement cette opération exige une hiérarchie des propriétés que j'ai dorénavant perdue : suis-je d'abord chaud, blanc, désespéré, mouillé, détective ou programmeur, vivant ou mort ?

Ces mots n'arrivent plus à organiser ma pensée, comme si je me maintenais dans un état intermédiaire, échappant à ces définitions.

— Kelp t'a promis combien si tu me ramenait avec toi ? demande Carly.

— Un supplément de mille dollars.

— Alors écoute, je retourne chez lui à condition que tu me donnes la moitié de cette prime.

— Et le lendemain, tu repars ?

— Oui, nous nous retrouverons chez mon joueur de hockey.

— D'accord.

Nous arrêtons quelques minutes chez Harry, où des femmes, chacune grimpée sur un homme qui lui sert de monture, tentent de se faire tomber les unes les autres dans la piscine où elles pataugent en buvant de la bière. Le soleil roule comme une pièce de monnaie dans le ciel de L.A. : Pile ou face ? Rouge ou noir ? Pair ou impair ? Carly revient avec sa valise que je dépose sur la banquette arrière et nous quittons la ville.

Trois heures plus tard, je livre Carly à Kelp. Il me donne dix billets de cent dollars : Carly, elle, a déjà le chèque de cinq cents dollars que je lui ai signé.



**5**

**SANTA MONICA**





Le lendemain, je m'éveille à la joie d'aller rejoindre Carly à Santa Monica. Je m'habille, fais mes valises et m'approche de la porte. Soudain une pensée me traverse : c'est là. Je ne sais pas ce que c'est, puisque cela change constamment de forme, de masque, de déguisement. Mais cela m'attend, sans bouger, sans diminuer ni grandir, impassible, absolument indifférent à tout ce que je peux faire, dire ou penser. Et moi, constamment, je cherche à m'emparer de cela, à le subjuguer, à le détruire ou à l'augmenter. Mais j'échouerai toujours. J'éclate de rire et frappe le mur, en répétant à haute voix : « C'est là. »

Il me semble avoir prononcé ainsi le dernier mot, que le reste des discours et des réflexions se révèle superflu. Je me laisse tomber à genoux, sur le parquet, et j'appuie les paumes et le front contre les lattes, heureux comme un enfant qui retrouve sa mère.

Derrière les mots, se cache peut-être un univers ponctuel, sans durée aucune. J'imagine une chose qui, littéralement, me passerait par la tête, y entrerait et en sortirait. Rien ne peut occuper le même espace que mon cerveau, sauf ma conscience qui emplît la totalité de l'espace. Ce matin il y a beaucoup de smog à moucher et à cracher dans la ville maintenant grise et blanche, dans

la capitale du cinéma, de la télévision et du kodacolor. Immortalisez vos vingt ans sur la pellicule inventée par George Eastman, homosexuel amateur de safaris, qui se suicida en pensant qu'il prenait ainsi une ultime photo. George laissait à ses héritiers la somme de 350 millions de dollars et un château qu'on transforma en musée. Dès 1897, il fit installer la première enseigne électrique au monde, à Trafalgar Square, avec ces mots :

VOUS APPUYEZ SUR LE BOUTON,  
NOUS FAISONS LE RESTE.

Il inventa le mot Kodak lui-même.

« J'imaginai, expliqua-t-il, une multitude de combinaisons qui toutes commençaient et finissaient par ma lettre préférée, le « K », si fort et si péremptoire. Le mot Kodak est le résultat de ces recherches. »

Pendant son safari, il filma un rhinocéros qui chargeait. Le chasseur qui l'accompagnait tira sur la bête à quinze pas et elle tomba à deux pas d'Eastman, qui répondit à quelqu'un qui lui reprochait d'avoir mis sa vie en danger :

— Vous devez avoir confiance dans les membres de votre organisation.

Avant de se tirer une balle dans le coeur, il écrivit cette note, qu'il plaça entre deux pains de savon sur le rebord de la baignoire : « Je ne suis plus d'aucune utilité. Il serait superflu de continuer. » Les biographies officielles, publiées par Kodak, ne mentionnent pas ce suicide, qui fit chuter les actions de la compagnie en 1932.

J'enrage à l'idée du peu d'argent qu'il me reste. J'ai maintenant presque épuisé mes économies. Je dois compter sur mes cartes de crédit, qui seront sans doute bientôt annulées. J'éteins et je descends à la réception.

On doit facturer directement ma note au Centre. En sortant, je me sens pour la première fois en terre étrangère. Je me tiens au soleil, sur la terrasse balayée par le vent qui souffle de la mer. L'air ne va pas tarder à se rafraîchir. Un léger halo lumineux, à l'apparence bénéfique, vibre au zénith ; il semble composé de millions d'étincelles, comme si un trou aspirait vers le ciel le feu contenu au centre de la terre. Souvent je pense qu'une seule chose existe, très grosse ou très petite, dépendant qu'on la regarde de loin ou de près, que j'en fais partie ou que tout cela roule dans le vide. Bien sûr, cela ne « roule » pas, et en me corrigeant, je constate à quel point il est impossible de dire quoi que ce soit.

Je demande au portier d'amener ma voiture à l'entrée principale. Je me veux tout-puissant, même au prix de ma vie. Je dois me mordre les lèvres pour ne pas trop sourire : je ne veux pas que les touristes japonais me prennent pour un illuminé. La fuite doit s'organiser méthodiquement, en concentrant l'énergie psychique dans un point intérieur de la gorge, là où s'opère l'alchimie du souffle et des nerfs, car avant, juste en arrière, je ne vois rien, les possibilités paraissent infinies, mais quand se produit la condensation du sens, les innovations restent mineures. Très souvent, je répète, et la part du hasard paraît plutôt mince, pour ne pas dire nulle. Cette fois je ne peux retenir un éclat de rire. Le portier me jette un coup d'oeil, puis hausse les épaules en empochant son pourboire. Comment expliquer aux autres ma découverte ? Non, je risquerais de me trahir. Mieux vaut me taire. Je dois entretenir la peur ; la réalité, c'est elle. Les ivrognes qui soliloquent face à l'océan, sous les pilotis des jetées, ont compris de quoi il en retournait.

Mes organes m'échappent, je me multiplie de la tête aux orteils, suivant des plans existentiels différents. Je

m'amuse de mes échecs répétés à saisir ma propre totalité. Cet insuccès même constitue le mouvement du temps. J'éternue, comme chaque fois que le sublime me confronte et je m'aperçois que je me suis perdu. Mais ce vague souvenir ne m'aide pas à trouver mon chemin. Je m'arrête dans un restaurant pour demander des indications, mais je ne comprends pas la serveuse aux cheveux enrubannés de rose. Je décide de me reposer ici. Un café trop sucré ravive la douleur d'une dent cariée. Les muscles engourdis, les yeux irrités, je bois une deuxième tasse. À la table voisine, un vendeur itinérant explique les avantages du latex sur l'huile dans la fabrication de la peinture. Si on l'imprime sur un suaire, quelle trace la réalité laisse-t-elle ? Il livrait une commande quand soudain la cliente a ouvert une valise pour lui montrer une tête de Christ en plâtre qu'elle avait décapitée dans une église. Une application à tous les quatre ans suffit amplement ; de plus elle formera moins de cloques. Alors le ciel s'est déchiré comme un vulgaire papier-tenture. La nature s'est ulcérée de l'outrage commis contre Dieu. Nous avons une usine ici même, à L.A., et nous garantissons la livraison dans un délai de vingt-quatre heures. La pièce de monnaie fait tinter les entrailles du téléphone. Puis j'entends une belle tonalité uniforme, semblable au *ôm* sacré de l'Orient. Allô, comment vas-tu ce matin ? Oui, j'ai quitté l'hôtel tout à l'heure. Elle m'explique le chemin ; elle sera probablement sur la plage, mais elle laissera la porte déverrouillée.

Une Mustang noire démarre derrière moi, que j'avais déjà remarquée à mon arrivée. Mais je me trompe : personne ne perdrait son temps à me suivre dans les rues de L.A., à dresser un rapport détaillé sur mes activités. Mon sentiment d'être épié ne peut avoir de fondement réel. Sur la route tortueuse qui longe la côte,

avec l'immense clameur bleue du Pacifique à ma gauche, une falaise à ma droite, je ne vois personne qui me suit, aussi loin que porte mon regard.

C'est là. Je le répète en riant et en frappant le volant du poing. Toujours cela, présent à l'état liquide, solide, gazeux dans mon sang, mes os et mon souffle.

Je continue. Je m'oblige à prendre les virages sans ralentir. Mes pneus crissent, la force centrifuge m'écrase contre la portière. Les riches villas de Santa Monica se profilent contre le ciel illuminé par la pleine lune. Maintenant la quadrature du cercle va s'effectuer, me laissant parfaitement circulaire à l'intérieur du carré de la mort. La maison s'orne d'un fronton bleu et de quatre colonnes carrées, inscrites en relief dans la brique. La chaleur rend flous les contours des objets. Je sonne, puis me retourne vers la rue. Je dois paraître suspect, ainsi adossé au mur, avec mes vêtements froissés. Personne ne répond. Je pousse la porte. Des coups de klaxon rythmés retentissent tout près. Un chat me file entre les jambes. Une chaîne cadénassée retient un vélo à un calorifère. Le papier peint se décolle par endroits, montrant des lattes entrecroisées, grises et poussiéreuses.

Douche, vêtements propres, pêches en conserve. Je bois le sirop à même la boîte, puis je vais faire une sieste. À mon réveil, j'aperçois Carly drapée d'une robe de soie noire, chaussée de souliers à talons très hauts, parfumée, les lèvres peintes, les paupières fardées. Elle s'avance jusqu'au lit : je la dessine de la main, des lèvres, du corps tout entier. Je pleure, tandis que le froid me quitte peu à peu.

Sur la table de chevet, elle dépose deux verres de vin. Notre amour, dit-elle, repose d'abord sur l'inceste et sur



le narcissisme : toi mon frère, toi moi-même. Comme devant un reflet. Je souris. Ensuite je sens la souffrance disparaître tout à fait. Dans la chambre obscure, avec les rideaux fermés, j'imagine qu'une étoile me parle : toi qui attends, toi le sujet. Elle ne dit rien d'autre. Échoué ici, dans L.A., un astre lointain jette ses derniers éclats comme de faibles murmures. Les signes sont interchangeables. Je veux rester encore longtemps dans cette maison, avec la lueur des phares et les ronflements des vagues.

\* \* \*



Elle ouvre les rideaux sur le plein soleil. Réveille-toi, nous allons à la plage. Ton café, tu le prendras là-bas. Dans la voiture, elle chante doucement : *I don't know no love song, I can't sing the blues anymore, but baby it's all right.*

Le frisbee rouge glisse dans l'air enfumé par les feux des pique-niqueurs, il amorce un virage près du parasol et plonge vers la nappe de plastique. Carly l'attrape. Elle étire son corps bronzé et me renvoie l'objet qui fait gicler l'eau à mes pieds. Je chante un air des Beach Boys.

— Cette nuit nous reviendrons avec un frisbee fluorescent, dit-elle. C'est comme jouer avec la lune.

Je voudrais la toucher en tous les points de ses courbes charnues. La mer emplit le firmament. Persuadé que l'idée du monde est parfaite, je passe en revue les corps à demi nus sur les serviettes de bain. Je fais le tour de la flaque rose d'un popsicle qui a fondu, laissant sur le sable ses deux bâtonnets de bois. Comment sentir ces événements ponctués de repos et d'agitation, d'attentes et d'oublis, qui prennent soudain une coloration inquiétante ou réjouissante ? Je n'ai pas la patience nécessaire à une conscience articulée, étendue dans le temps. Je préfère saisir la vie comme expérience purement esthétique. La planète photographiée à la lueur des flashes nucléaires. N'oubliez pas d'éteindre en sortant. Le froid des vagues sur mes mollets, l'empreinte des pas de Carly sur le sable, les mouettes perchées sur les poubelles, les cerfs-volants qui piquent vers les « surfers » debout dans l'écume.

Derrière le boulevard Wilshire, nous visitons une glaisière qui, des millions d'années auparavant, attirait toutes sortes d'animaux. On a exhumé un demi-million de spécimens de tyrannosaures, de brontosaures, ainsi

que des variétés préhistoriques d'ours, de lézards et d'oiseaux. Dans ce puits, dit-elle en s'appuyant à la rambarde de béton, on a découvert le squelette d'une Indienne vieux de cinq mille ans. Autour des fosses de goudron, plusieurs monstres se tiennent menaçants, grandeur nature sur leurs pattes de plastique. Je lui claque les fesses.

— Fou !

— Oui, de toi.

Errance dans le crépuscule. Huîtres gobées sur le trottoir. Buvons, mon amour. Nous ne mourrons jamais.

\* \* \*

Cet après-midi, je suis resté seul. Elle travaille au stade. Je me tiens droit, immobile, inamovible sur mon socle d'os et de chair. Je regarde le ciel, espérant que des passants m'imiteront bientôt, suivant le gag classique. Je ne vois rien de particulier, sauf à l'occasion un scintillement très haut dans la stratosphère : peut-être s'agit-il du laboratoire spatial dont on annonce la chute prochaine ; parfois aussi je devine, non pas un objet isolé, mais la totalité de mon champ de vision devenant un objet volant non identifié, un OVNI, qui me transporte dans un autre monde où j'apprends à renverser le cours du temps, à déplacer les planètes.

Je passe à l'épicerie où j'achète du Chablis et le *TV Guide*. Le torse nu, coiffé de mon chapeau de cowboy, je descends vers le parc où un groupe de touristes admire une pagode en or. Je me sais observé ; déjà on se pousse du coude, on me montre du doigt : c'est lui. Tu crois ? Mais oui, il a le même chapeau que dans son dernier western. Monsieur, pourrais-je avoir votre autographe ? Sans répondre, je tourne dans l'allée d'une somptueuse villa, que je sais abandonnée presque en permanence par son propriétaire. Je me retourne un instant. La jeune femme qui me suivait hésite à l'entrée de la grille, puis elle rebrousse chemin vers l'autocar qui klaxonne, désolée de n'avoir pu obtenir la signature de Marc Fréchette. En souriant, je contourne la maison, traverse un massif de bougainvillées et me retrouve dans le petit cottage.

Des branches tressent une écriture végétale et curieuse contre le ciel de L.A. Les camélias se ratatinent dans les touffes de gazon desséché. L'eau est rationnée depuis deux semaines, parce que là-haut, dans les montagnes, il n'a pas assez neigé. Calcinés sous la poussière, les

arbres semblent se dissoudre peu à peu, comme des mirages dans le désert.

Les saucisses crépitent dans la poêle, enfumant la cuisine. J'ouvre la porte du balcon. Sur la véranda de la maison voisine, on a placé un appareil-photo dont l'objectif pointe vers moi. J'entends un déclic : l'appareil vient de fonctionner automatiquement, sans opérateur. Je crois qu'il s'agit d'un mécanisme qui déclenche l'obturateur à des intervalles précis et permet de filmer, avec une impression d'extrême accéléré, l'éclosion d'une fleur ou un coucher de soleil. Mangeant debout, je reste à l'affût derrière le rideau entrouvert. Même un guet prolongé apparaîtra comme une furtive apparition de ma part contre la fenêtre.

Scrutant les alentours de regards vifs et inquiets, des oiseaux sautillent sur la pelouse. Je leur lance des miettes de pain, à ces cui-cui dont je ne connais pas le nom, qui me réveillent chaque matin par leurs piailllements, alors que Carly ne les entend même pas. Je cherche au loin, sur la ligne d'horizon, le scintillement du Pacifique, puis à gauche, la plaine tremblante de monoxyde de carbone où les autos semblent dotées de mouvements saccadés et imprévisibles comme des gouttes de mercure : agréable toile de fond pour les bougainvillées de notre voisin, de cet éternel absent.

6

**CALIFORNIAN EXPRESS**





On sonne. J'ouvre à ce rouquin énorme de Kelp. Derrière lui, j'aperçois la Mustang noire qui me filait. D'une voix grave, au débit lent, il me demande un entretien. Il me précède au salon d'une démarche nonchalante, à grands pas. Son aspect général me fait penser à un militaire en civil. Il passe sa main droite, amputée de l'index, dans ses cheveux. Des veines saillantes parcourent ses avant-bras. Son visage reflète un calme presque violent. Il s'assoit sur un divan, au milieu des fourrures, de la soie et du satin de Carly.

— Vous m'avez bien embobiné, Carly et vous, dit-il. Dès le lendemain elle était de nouveau disparue. Avec mes cinq cents dollars. Quand un commis, à notre banque, m'a dit qu'elle avait encaissé une grosse somme, j'ai compris vos manigances. Alors j'ai décidé de devancer un peu la date de mes vacances et de vous retrouver moi-même. J'adore jouer au détective. Maintenant j'ai des photos pour prouver l'adultère, je sais que vous n'êtes pas citoyen américain, que cette maison appartient à un gardien de but, et vous avez quarante-huit heures pour me donner mes mille dollars, plus trois mille dollars de dommages et intérêts.

— Sinon ?

— Je vous dénonce. Vous êtes chanceux que votre femme n'ait pas porté plainte. La loi punit ceux qui abandonnent leur famille. Quant à moi, je vous accuserais de fraude. Mais je ne veux pas vous compliquer l'existence. Remboursez-moi, et vous n'aurez pas à passer trois ans au pénitencier. Je tiens vraiment à ce que les choses se passent en famille.

Sa voix très douce donne aux mots un accent musical. Après un instant, il fouille la pièce, renversant le pupitre à musique, brisant avec insouciance le violoncelle. Il arrache à leurs rayons les livres dont il casse les reliures. C'est visiblement un travail qu'il aime. Ensuite, il se rassoit, calme et décontracté, dans un fauteuil de cuir. Il tient une longue cigarette russe entre le pouce et le majeur. Les voilages des fenêtres filtrent la clarté crue du soleil. Une paix étrange s'installe en moi. Comme si ma pensée acquérait une matérialité qui écartait la menace qu'elle disparaîsse.

Kelp annonce que nous allons nous revoir bientôt. En se levant, il dit :

— À votre place, je partirais d'ici. Le propriétaire de cette maison risque de se fâcher quand il verra ce saccage et quand il saura que vous couchez avec sa petite amie depuis deux semaines. À propos, vous n'avez pas de permis de travail et vos cartes de crédit viennent d'être annulées.

Il me quitte en me donnant une bourrade amicale à l'épaule.

Je me dépêche de réparer les dégâts avant que Carly rentre du stade. Kelp n'a pas tout démoli : il me servait un avertissement. Le stade lui a fourni l'adresse du gardien de but. Il a sans doute surveillé nos allées et venues pendant quelques jours, attendant que je me re-

trouve seul. Je ne peux pas lui donner les quatre mille dollars que je n'ai pas. Voilà qui m'inquiète : jusqu'où un tel individu irait-il pour obtenir ce qu'il désire ?

Je cache le violoncelle brisé dans une armoire du sous-sol, je prends mon automatique de calibre .45, soigneusement enveloppé dans un sac de plastique. J'enlève le chargeur de la crosse et vérifie qu'il contient bien dix cartouches, puis je relève le percuteur et presse la détente en visant un pot de peinture. Le bruit sec du chien frappant l'acier. Je fais ma valise et cache l'arme sous une pile de vêtements.

Quand Carly revient, avec deux billets pour un concert au Hollywood Bowl, je lui suggère d'y aller avec une amie. Se rend-elle compte que le propriétaire de la villa peut rentrer une journée plus tôt que prévu et nous trouver ensemble dans son lit ? Je préfère ne pas courir ce risque et m'installer tout de suite ailleurs.

— Tu as raison, dit-elle, Bob est un homme gentil et doux. Je veux lui apprendre que je le quitte, avec ménagement.

Elle suggère un hôtel, au centre-ville. J'hésite un peu, puis je pense qu'il me reste à peine cent dollars, et nous convenons qu'elle me rejoindra là-bas aussitôt après son explication.

— J'ai brisé le violoncelle de Bob, dis-je.

— S'il insiste, je lui en achèterai un autre.

— D'accord, et moi, je te rembourserai.

En la quittant, je la serre un peu trop fort dans mes bras. Elle me fait jurer de ne pas l'abandonner, de l'attendre chez elle. Je replace l'écusson sur le capot de ma Pontiac et je décide de passer au lave-auto : après la

rafale des tuyaux d'arrosage, l'assaut des rouleaux-brosses latéraux et supérieurs, le timide jet de cire, les caresses de bandes de chamois, l'ouragan de puissants ventilateurs, je passe devant une affiche disant :

MERCI, REVENEZ NOUS VOIR.  
VOTRE AUTO A ÉTÉ NETTOYÉE CHIMIQUEMENT  
PAR UN PROCÉDÉ ANTI-POLLUTION.

L'eau s'évapore de la carrosserie, tandis que je gagne L.A. par l'autoroute à huit voies dans chaque direction. Impossible de savoir si quelqu'un me suit, et pour l'instant je ne m'en soucie pas.

\* \* \*

Le vide se trouve derrière, au creux, devant les apparences. Liberté de tourner en rond. Je ne veux surtout pas réfléchir. Penser, c'est poser la mort devant soi, et faire un choix. Personne ne veut penser. J'étouffe. Je passe la tête par la fenêtre de ma chambre d'hôtel. Deux grandes adolescentes se mettent à imiter un chien en regardant un policier qui s'approche en moto. Je me sens comme dans une gare, à attendre un train qui ne viendra pas : c'est la réalité qui partira, très ponctuellement, me laissant en rade sur le quai, mes valises à la main. Je ne pourrai jamais la rattraper.

Un rôle monte de ma gorge : j'y reconnais le puissant grondement de ces choses énigmatiques qu'on manipule en jouant au Scrabble. Les fondements de la parole engagent mon corps, et vice versa. Je presse le fond de ma langue avec violence et je vomis sur le carrelage de la salle de bains. Mon cerveau gèle dans une boîte en acier. Je me fie à la saveur des circonstances : je vis dans l'hébétude absente. Pour moi, la société n'est plus qu'une organisation bénévole de situations affligeantes. Les improvisations personnelles, les immenses après-neige du printemps, la dentelle de mouvements toujours plus rapides, voilà ce que j'ai essayé d'apprendre. Mais à présent je dois anéantir mes émotions avant qu'elles apparaissent, de peur qu'elles me détruisent. Le monde a épuisé les différentes combinaisons de la passion. Et je déteste les pléonasmes.

\* \* \*

Je marche sur le terre-plein de l'avenue, mouillant mes chaussures dans la rosée, humant les odeurs d'essence, de friture et de caoutchouc brûlé. Un orchestre chamarré d'or joue dans l'orphéon, tandis que des policiers entourent le parc d'une clôture maillée. Parfois je pense en anglais, pour vérifier les changements profonds par une pareille translation de l'esprit. *If I think in English, what would happen to me ? Would I become somebody else ?*

Ça (la flamme de l'immobilité) (je peux la voir, elle me consume). Le langage-machine me rapproche des formalisations mathématiques. J'ordonne au néant de se mettre au garde-à-vous. Quand j'étais programmeur, la science m'enveloppait d'un vaste ouragan conceptuel chaud et velouté. Respirer par les narines, à cause de la carie sensible à l'air. Par la bouche à cause du nez enchifrené. Ne plus respirer du tout, mais marcher très vite en retenant mon souffle, les poings serrés dans les poches de ma veste de daim. Ma bouche se pince autour d'une cigarette imaginaire, habitude d'ancien fumeur. Je sens s'imprimer au creux de ma main droite la crosse guillochée du revolver. J'entre dans la banque, ma poitrine se soulève. Je sors, en notant les trois marches qui raccordent le seuil au niveau du trottoir, je fais le tour de l'édifice. À l'arrière, un escalier de fer extérieur dessine des Z superposés contre les briques rouges.

De retour à l'hôtel, je joue avec le .45 *autoloading pistol*. J'ai mal à la gorge. J'ai le goût de boire de la bière, de téléphoner à une call-girl : bottes de vinyle en haut des genoux et jupe très courte. Je regarde les lignes de ma main : des sentiers dessinés sur du sang. J'ai beau abandonner mes actes à un rythme aléatoire, je ne trouve pas le souffle qui fait exister instantanément. J'apparaîs toujours à retardement, derrière le monde. Je veux



la pureté originelle, d'après la dispersion de la dernière cendre de l'ultime bûcher.

Maintenant comment me défaire de cette obsession ? Ça pourrait aller chercher dans les combien d'années de prison ? Je perds le contrôle de moi-même. J'ai tant poussé sur mon existence pour la changer, que je délire.

Je me lève, cherche l'heure au mur, me rappelle qu'il n'y a pas de pendule dans cette chambre. Je m'habille : jean, maillot noir, sandales. J'arrange ma veste sur le bras de manière à pouvoir atteindre immédiatement la poche où se trouve le revolver. Je passe entre les deux portes vitrées du salon pour sortir sur la véranda. Au milieu du jardin, les franges du parasol remuent dans le vent. Devant le miroir, je me cache le bas du visage avec mon col roulé et je m'assure que je peux tourner la tête dans toutes les directions sans découvrir mes traits. En sueur, j'étudie à nouveau le plan du quartier. Ça ne marchera pas plus tout à l'heure que les deux fois précédentes. Cette porte que j'ai trouvée close ; et ailleurs ce gardien armé. Un livreur d'épicerie sort de la maison voisine, comptant l'argent qu'on vient de lui remettre, puis il enfourche son vélo. Hier, j'ai vendu mon appareil-photo pour payer le restaurant.

Un chasseur F-18, venant sans doute de la base aérienne de San Diego, fait exploser une montagne de son dans le ciel. Sur Sunset, une prostituée mange un hot-dog, et de la moutarde gicle entre ses seins lourds et fermes, bien modelés par la pièce du haut de son bikini.

Avec leurs chassés-croisés, les goélands démontrent l'existence d'une troisième dimension à jamais inaccessible. Tout me sera repris. Le vent secoue les palmiers jaunis.

Disparue ? Ma patrie absente. Jamais ! À moins que je me coupe la langue. Le chrome des autos californiennes étincelle. Je n'en peux plus, je veux revoir la neige, la sloche. Toute cette merde froide, cette quantité nécessaire de souffrance. Je vérifierai de nouveau les programmes informatiques du Centre, j'avalerais ma dose quotidienne de vidéo, je me constituerai prisonnier de l'ADN et de son discours de circonstance.

Mais non. Je n'ai pas d'autre choix pour finir que de continuer. J'allume mon poste portatif à microprocesseur permettant l'accès instantané aux canaux de la police. Des voix me parviennent, entrecoupées de grésillements, de chuintements. Les phrases se succèdent de façon hachée, ponctuées de chiffres. À force de patience, j'ai décrypté ces dialogues. Aucun code ne peut résister à un programmeur consciencieux. La vérité s'obtient par l'emploi d'une grille adéquate de lecture. Pour agir, j'attendrai qu'un vol important attire ailleurs les patrouilles du quartier.

— J'aurais un nom à faire vérifier, s'il vous plaît.

— Je réponds à un 2-43, ou à un 10-21 peut-être.

— Le monsieur est assez arrogant.

— Avez-vous des voitures proches du boulevard Wilshire ?

— 208, je me mets en direction.

— 0-79, boulevard Santa Monica, une auto en panne d'essence sur la voie de service.

— 10-14, moi, j'ai un coup de couteau sur Sunset.

— Oui, ça ne sera pas long. Je suis à la hauteur de Hollywood Drive.

— Oui, je te vois derrière moi.

Assis sur le balcon de la chambre, je regarde une femme en bigoudis entrer dans la banque, au coin de la rue. La fumée d'un haut-fourneau monte dans le ciel d'argent fondu. Sur le trottoir, un jeune garçon joue au baseball avec une balle imaginaire, frappant le vide avec sa batte, puis recommençant au ralenti, comme pendant les reprises à la télévision. Malgré les nuages, une lumière intense frappe les façades des maisons et donne à la brique un éclair sensuel, presque charnel. Dans la poissonnerie, un commis tranche la tête puis la queue d'une truite de deux gestes énergiques, précis, puis s'essuie les mains pleines de sang sur son tablier.

Les coups de klaxon, l'odeur des frites, le mouvement illusoire du kiosque à journaux parmi les ombres des nuages, chaque sensation me surprend par une étrangeté et une sauvagerie apparentées à...

— Central à toutes les voitures. Deux suspects armés viennent de prendre la fuite en direction nord, sur l'autoroute 295.

Je descends rapidement l'escalier, traverse la rue. Les premières gouttes de pluie me mouillent le front. Des sirènes hurlent au loin. Je saisis l'arme, remonte le col roulé jusque sous mes yeux et pousse la porte de verre.

À ma vue tout le monde se statufie, sachant ce que peut coûter le moindre mouvement. Quand j'ai fini de vider les tiroirs-caisses, je me retourne vers la sortie : un garde se tient les bras ballants, les yeux tournés vers le sol. Pendant toute la durée du vol, il m'a eu à sa merci. Je n'étais pas conscient de sa présence. Il pouvait dégainer son arme et me tirer dans le dos.

Ensuite je n'ai qu'à courir jusqu'à la ruelle, m'assurer que personne ne m'a remarqué et revenir jusqu'à

la porte arrière de l'hôtel. J'ai de la chance de ne rencontrer personne en escaladant les marches. Au moment de pousser le verrou de la chambre, je regarde ma montre : deux minutes à peine se sont écoulées. Je ferme la fenêtre du balcon pour atténuer le vacarme de la sonnette d'alarme. Je m'allonge sur le divan et j'allume le cigare que je m'étais promis. Je compterai l'argent plus tard. Je me sens engourdi. Nulle part où aller, sauf ici. Rien ici, sauf maintenant. Rien maintenant, sauf ceci. Et ceci est vraiment ceci. Plante aquatique dans un monde agréablement tiède, j'essaie de me souvenir du visage des gens à la banque. Mais les traits s'embrouillent comme si j'avais défilé devant eux à très grande vitesse. À la radio, on parle d'un suspect, un autre, qui s'enfuit dans une direction inconnue. Des éboueurs font leur sabbat habituel, déversant les poubelles dans la benne basculante qui avale les ordures avec un long mugissement.

\* \* \*

Toute existence est vide. Il n'y a ni illusion, ni cessation de l'illusion. Je laisse la joie de la réussite m'envahir. Dans une toilette de Dorval, avant de prendre l'avion pour L.A., j'avais déchiré mes pièces d'identité : confettis blancs emportés par la chasse d'eau. Depuis, je me suis évanoui comme un rêve que dissipe à tout jamais une tasse de café et la lecture du journal.

J'enfonce la seringue dans un bout filtre de cigarette. Puis je prends une infime quantité d'héroïne que je m'injecte à la naissance du biceps gauche d'un geste sec et précis. Je sais que j'ai visé juste quand je tire un peu sur la pompe et que je vois le sang monter, se mélanger à l'eau. J'enfonce alors le piston. Des noeuds se défont dans mes muscles. Des énergies mobiles et délicieuses transforment mon corps en un objet étrange, nouveau, amoral. La mort n'est qu'une idée, mais elle rend toutes les autres possibles. Je cesse de me démembrer. Je m'appartiens totalement. Mes pupilles se rapetissent à l'extrême. Je peux me fermer aux autres, les percevoir comme des choses. J'éclate de rire. La drogue a fait descendre ma voix d'une octave. Pensant à Carly, je sens le désir me monter entre les cuisses. J'attends toujours son appel. Je veux la retrouver, lui parler avec des mots-cordes, qui servent à retenir, à lier, à embrasser.

La raison me paraît désormais inaccessible : cette pensée qui se promène comme un miroir sur une grande route. Je n'ai pas appliqué le tain sur ma conscience, je ne veux pas refléter la cohorte triste des jours gâchés.

Dehors, le crépitement des palmiers dans le vent me donne le frisson. Un passant se hâte sous la pluie, éclairé par les phares qui allongent puis rapetissent son ombre. Les nuages forment une masse épaisse, solide, qui resserre les distances sous son couvercle de plomb. Les coudes

appuyés sur le rebord de la fenêtre, je dessine des soleils dans la buée produite par mon haleine, sentant sur mes cuisses le poids des liasses de dollars comme celui d'un petit chat qui ronronnerait.



7

**SMOG**



Un abat ! Je souris, le pouce levé en signe de victoire, à l'adresse des jeunes filles qui jouent dans l'allée voisine. Le fracas d'une boule tombant, après une trajectoire curieuse, dans le dalot. Avec ces trois verres de gin, que m'importe de ne plus savoir où je vais ? Au bout du compte, je n'avancerai pas d'un pouce, par rapport à mon nez par exemple, ou à mes idées. Quand on y songe, ça calme les esprits.

— Alors, vous la lancez cette boule, mademoiselle ?

Quand je m'en fous complètement, l'indifférence produit des miracles. Je lui prends la taille et je l'escorte hors du bowling, dans le parc de stationnement. Je l'installe sur la banquette arrière de ma Pontiac et je me mets à pleurer comme un imbécile. Elle n'en revient pas, croyant que j'allais procéder à un épanchement d'un autre genre, mais brave fille, elle me console, caresse ma tête posée sur sa poitrine.

— Excusez-moi, mais mon professeur disait qu'il fallait chialer au moins une fois par jour, sinon les conduits lacrymaux se bouchent et on attrape des migraines terribles.

Elle hoche la tête. Ses deux copines s'amènent et l'appellent. Je lui demande de rester. Elle me dit : une

autre fois, et elle fiche le camp. Le destin me conduira donc ailleurs dans L.A. Je choisis de passer au Telephone Booth, à côté du Whisky à Gogo.

Le tam-tam s'arrête net. La danseuse nue, debout au centre de la scène, lève les bras, dents étincelantes, yeux mi-clos pour simuler la passion. Mon cerveau me joue des tours. Personne n'a pu prononcer mon nom. Personne sauf... Non, c'est encore une illusion. Je pose mon verre et regarde les murs qui défilent dans tous les sens.

Le principal artifice du détective consiste sans doute à imiter ses proies, à se déguiser en leur écho, de sorte qu'il s'infilte lentement dans leur intimité, qu'elles ne lui prêtent pas plus attention qu'à leur ombre. Je décide de rouler au hasard, avec l'espoir de me débarrasser d'un éventuel poursuivant.

Une affiche d'un parti de gauche :

FAITES PAYER LES RICHES.

Les jardiniers de Beverley Hills coupent les pelouses en pente avec des tondeuses tenues au bout d'un câble. Des trous dans la chaussée sont entourés de tréteaux jaunes, avec des barres obliques noires, portant l'indication : stationnement interdit. Des campeurs reviennent en ville avec un canot sur le toit de leur familiale. Un couple semble fuir la rafale de mitraillette des marteaux pneumatiques. Un homme qui ressemble à un très digne comte espagnol à barbiche grise et qui est en réalité un balayeur de rue pousse devant lui une canette de Coke tordue et un paquet de cigarettes vide. Devant des fleurs, bonbons posés sur le papier velours de la pelouse, la statue d'une paysanne tenant un livre à la main. La vitrine d'un marchand de meubles porte ces mots :

## LE TEMPS DES VALEURS SÛRES EST ARRIVÉ.

Un enfant pisse sur une Rolls. La poussière venant des excavations danse autour des autobus qui ont de grands yeux tristes. L'air hilare, une femme en complet bleu sort d'un salon funéraire dont les vitrines sont teintées de gris. Un passant a failli se faire écraser : il s'est esquivé dans un mouvement semblable à celui du toréador devant le taureau qui charge. Les arbres : de la barbe-à-papa verte sur des poteaux tordus. J'ai mangé trop vite. Je ressens un poids dans l'estomac. Les essuie-glace disent : non, non, non. La pluie fine sur la carrosserie fait un bruit de friture dans une poêle. À l'entrée d'un garage souterrain, un homme est immobile. On le croirait peint sur le mur de béton contre lequel il s'appuie. Peut-être que l'averse va le diluer. Le pincement au coeur, la micro-déception devant chaque feu rouge. Un vieux barbu compte ses pièces de monnaie sur la machine à laver d'une blanchisserie automatique. Deux écureuils traversent la rue Doheny en courant, sans prendre garde au cadavre de leur congénère sur le pavé. Un chat les suit, le corps au ras du sol. Dans le port de Long Island, de petits voiliers gagnent de vitesse un cargo soviétique en partance. Une Chinoise en ciré tient contre sa poitrine une boîte à lunch peinte d'un Donald Duck. Vues de cet angle, les tours de l'église Holy Sacrament ressemblent à des cornes diaboliques. À force de suivre le même chemin, je reconnais certains visages. Je me dis que personne n'aurait eu le courage de me suivre pendant les deux dernières heures et je m'arrête dans le cimetière de Forest Lawn, près du grand mausolée où reposent W.C. Fields, Jean Harlow et Clark Gable. Sur les rideaux fermés d'un théâtre de plein air, Jan Styka a peint les deux plus grands tableaux religieux au monde :

le pan de gauche montre une Crucifixion et celui de droite, une Résurrection. Des Mexicains sortent d'une chapelle où ils viennent de célébrer un mariage. Je m'avance parmi les tombes afin de me trouver protégé de tout regard indiscret. Je m'arrête devant une stèle qui correspond à ce que je cherchais : elle porte la simple inscription: MARC FRÉCHETTE, 1947-1975. La modestie du monument, l'absence de fleurs, la présence de mauvaises herbes démontrent qu'aucun visiteur ne vient ici depuis longtemps. Avec le couteau que j'ai emporté à cette fin, je découpe un petit rectangle de gazon sous lequel je creuse avec les mains. Dans la niche ainsi aménagée, je dépose les 18 900 dollars hermétiquement scellés dans du cellophane, je replace la terre et le morceau de tourbe, je balaie l'herbe de la main, recule pour vérifier l'effet produit : rien ne trahit ma cachette. Je m'essuie les doigts à mon mouchoir, en demandant à Marc Fréchette de bien veiller sur l'argent que je lui prête sans intérêt. Quant à Kelp, il devrait recevoir dès demain le mandat de quatre mille dollars que je lui ai posté tout à l'heure.

\* \* \*



Aujourd'hui, j'ai téléphoné à ma femme. Elle s'est mise à crier. Les mots vrombissent comme de gros bourdons. Ils transmettent de la douleur par simple contact. Ils surgissent dans l'espace étroit de l'écouteur et voyagent dans mon corps, à travers les nerfs et les viscères, pour y créer des pincements, des compressions, tous les épisodes d'un supplice émotif. Je me répète que ces sons ne peuvent vraiment me blesser, que je ne comprends plus ce langage qu'elle me tient, mais les mots me pourchassent dans des couches inconnues, là où je deviens une chair pantelante, repliée sur soi, cherchant à fuir l'horreur d'exister, mais incapable d'échapper aux phrases qui retentissent comme des explosions. Je me tiens la tête entre les mains, assis sur le tabouret, et insensiblement mes jambes remontent contre ma poitrine. Je réussis à ne plus comprendre ce qu'elle dit, mais j'ai très peur de mourir. Cette panique me donne la force de raccrocher, sans un mot. Plusieurs minutes s'écoulent avant que je reprenne conscience de mon environnement.

\* \* \*

Je ricane, les mains pressées contre l'abdomen. En me balançant sur le tapis, les yeux fermés, je tente d'observer la douleur avec calme et détachement, me disant qu'ainsi elle disparaîtra. Mais elle s'amplifie, accélérant la respiration qui éclate en spasmes et me faisant gémir sous le choc. En vain je me répète : ce n'est rien qu'un peu d'angoisse, ça ne fait pas vraiment mal. J'ai sans cesse nié de cette façon la réalité de ce que j'éprouvais, prétendant qu'il s'agissait de points provoqués par une mauvaise digestion. À présent, je comprends que je n'ai jamais cessé de souffrir. Je hurle, enragé de ne pouvoir cesser brusquement d'exister, furieux contre les autres et de ce qu'ils m'ont infligé. Plongé dans les ténèbres froides du non-amour, je martèle le parquet avec une violence telle que lorsque je me relève, beaucoup plus tard, je m'aperçois que mes poings saignent aux jointures.

Je reste absolument immobile, me recueillant pour que la nuit vienne. Car elle viendra, il ne peut en être autrement, à moins que je devienne un dieu au masque de pierre. Comme l'eau, mes yeux ne cessent de prendre la forme de ce qu'ils captent. Je me laisse aller jusqu'au bout de mes lèvres, là où la mort sommeille. Je parlerai jusqu'à ce que les mots se succèdent clairement, ne s'opposant plus au monde mais se superposant à lui. Malgré leurs innombrables sens, ils ont tous la couleur familière de ma voix.

Je me souviens des tresses de ma fille : deux petites antennes dressées de chaque côté de l'occiput, tournées vers la télé pour y capter la mystérieuse communion électronique, tandis que dehors la neige volait autour des maisons. Une autre fois : elle et son frère, habillés de façon identique, chandails blancs à rayures rouges, culottes de velours, bottines de toile. Ils s'embrassent dans l'allée du garage, à côté de ma voiture. Je viens de

tondre la pelouse dont l'odeur se mêle à celle de ma cigarette. Mon ombre se dessine sur l'asphalte.

Encore : mon fils tient entre ses jambes un avion de plastique avec hélice mue par la torsion d'un élastique. Il a déposé un marteau dans la voiturette dont le timon est attaché par une corde au marchepied du tricycle. Il porte une casquette avec l'écusson d'un club de baseball. Sa soeur mange du maïs soufflé. Il fait beau. Derrière nous, au bas de l'escarpement, coule un torrent. Dans la volière du zoo, un aigle à tête blanche nous regarde.

J'arrache la gomme d'un crayon, puis avec une aiguille à tricoter, j'extirpe la mine de la tige de bois. Je m'évade à ras de terre, entre les pattes des fourmis. Le soleil irise les embruns des vagues océanes. Les pistes boisées raient la forêt de séquoias, minces griffures sur un pelage vert.

Où se cache donc Carly ? Je suis dans la glace. Je n'éprouve plus rien de la tête aux pieds. J'ai atteint le grand zéro. Quoi faire pour sentir de nouveau ? Réfrigération totale de l'univers. Je veux que les soleils de Californie s'assemblent autour de moi. Il me faut abandonner tout espoir, car je vais m'écraser de nouveau dans le ventre maternel. J'ai deviné, présent dans ma propre pensée, l'ennemi, le père.

Peut-être devrais-je recourir au silence ? Je ne vois plus rien dans ma tête. Les sons se solidifient, se colorent, forment des tableaux : synesthésie totale qui permet à ma glande thyroïde de se déguiser en madame. Mes sentiments montent en échos jusqu'au cerveau. Je me souviens qu'elle dansait au milieu de la piste. Que vais-je faire de mon machin ? J'arrive au bout, difficile d'en dire plus. Je ne peux pas penser et penser en même temps. Elle, je ne l'aime pas. Je n'aime personne. Personne ne

m'aime. Voilà qui commencerait assez bien une note de suicide dont les experts évaluent l'authenticité à la fréquence du mot amour.

Je sais que je peux souffrir encore davantage, que cela n'a aucune limite. Je porte mon chapeau de cow-boy et je lève la tête vers ma gauche, mes sourcils froncés au-dessus de mes yeux verts, atones et fixes. Mes épaules cachent en partie la colline derrière, où des lettres géantes épellent : H-O-L-L-Y-W-O-O-D. Je passe lentement mes doigts sur ma barbe de trois jours. Je n'ai aucune raison de supporter la douleur. Je pourrais au moins faire ça : mettre un terme à l'ensemble cacophonique de sensations, de sentiments qui a surgi, pris un nom, produit des sons articulés, volé quelques instants dans la nuit noire.

Une ligne invisible départage L.A. en deux moitiés absolument identiques, possédant les mêmes habitations, les mêmes promeneurs tournant simultanément les mêmes coins de rue. Pourtant, je remarque des variations presque imperceptibles : les gens ne disent pas exactement la même chose que leur double. Le langage constitue le seul point de repère dans cette ville stéréoscopique. Moi-même je dois donc choisir entre les deux phrases que je prononce en même temps.

Je balance fortement les bras, souffle comme une forge, ris aux éclats, gonfle ma poitrine, accélère ma circulation sanguine, contrefais ma voix ; et les mots défilent : *eins, zwei, drei*. Le volume sonore grossit au fond de ma gorge. Fermer la porte à clef. Possibilité de l'irruption de la police dans cette chambre, comme de quoi dans ma conscience ?

Le smog couvre la ville. Des étoiles de terre rampent sur l'asphalte : petites flaques tentaculaires que le soleil

évaporerait bientôt. La lune jappe encore dans l'aube gueule-de-bois. Un retable se peint sur les trois téléviseurs disposés dans la vitrine d'un marchand. La fin du monde se poursuit à travers une agonie qui prospère. Le temps me tombe dessus à secondes raccourcies. Seule une extrême attention me permet de me déplacer dans ce paysage en continuelle métamorphose, sans points de départ ni d'arrivée.

Changement de vitesse. La victoire du solipsisme se dessine en millions de particules qui prennent la forme de ma mère, poupée microscopique gardant sous une houppelande scintillante les individus très divisibles de l'espèce.

Je marche à présent dans une avenue ombragée de grands arbres. Des fleurs jettent des taches de lumière crue au milieu des pelouses. J'entre dans l'appartement. Carly s'est coiffée d'un grand sombrero acheté dans le quartier mexicain. Elle m'entraîne jusqu'au lit. Sa voix chante pour m'endormir. Quand je serai parfaitement détendu, j'aimerais qu'elle appuie elle-même sur la détente où j'aurai posé l'index. Mais mon ange, tu n'oseras pas, tu vas me laisser à la solitude de cette explosion.

\* \* \*



Sur le plafond de sa chambre, elle a collé des étoiles de carton fluorescent qui forment, contre le papier-tenture noir, les signes du zodiaque. Pour éprouver de la joie, il lui suffit d'intensifier son attention aux êtres qui l'entourent. Mon malheur l'attire-t-elle irrésistiblement, comme une zone d'ombre qu'elle voudrait éclairer ? Nous sommes si contraires. Les autres m'indiffèrent. Il s'agit pour moi de penser dans le feu du retour de ma conscience sur elle-même. Quant à elle, seuls les sentiments animent le monde, lui donnent relief et perspectives. Elle pleure au cinéma, en lisant de la poésie, en m'écoutant, moi, ou le joueur de hockey, la serveuse de Monsieur Donut. Mais elle ne cherche pas à éviter cette tristesse : elle craint seulement de ne plus rien sentir. Elle n'a rien de l'image pieuse de la sainte : elle jouit avec voracité, ses cuisses serrées contre mes flancs, ses yeux bleus presque complètement retournés, à la manière des épileptiques ; elle a des colères qui m'effraient, avec des hurlements de bête sauvage, comme lorsqu'elle a trouvé et brisé la seringue avec laquelle je m'injecte de l'héroïne à l'occasion. Mais à son contact, j'éprouve parfois la possibilité de tout aimer, non pas d'ailleurs comme une découverte à réaliser, mais comme un rêve dont on cherche à se souvenir, la tête entre les oreillers, la main tendue vers le réveil pour en interrompre la sonnerie. Assise en tailleur devant la cheminée, elle s'est enduit le visage de cendre et, prenant sa guitare, elle demande, avec l'accent traînant d'une Noire :

— Vous permettez, monsieur, que je vous chante un blues ?

\* \* \*



Un soir, à la sortie du Chinese Theatre, je demande à Carly si elle aimerait vivre dans le désert.

— Pourquoi ? demande-t-elle.

Je réponds que je dois disparaître, sinon, je n'arriverai pas à me débarrasser de mon passé. Les gens pour qui je travaillais croient que j'ai volé des documents secrets et ils vont me poursuivre.

— Tu veux encore t'enfuir ?

— Oui, mais pas très loin. Je veux acheter une terre d'une centaine d'acres dans le désert Mojave.

— Et mon travail ? Je m'ennuierai à mourir.

— Nous aurons la télévision.

Le rire de Carly fait se retourner un jardinier qui arrosait des tulipes devant la maison à colonnade : je me trouve un peu fou, mais je sens que l'idée, dont l'ironie lui apparaît, ne lui déplait pas.

— Il faudrait que je renonce à devenir comédienne, du moins pour un temps.

Puis elle ajoute qu'elle va y penser.

Parfait. En attendant, je lui demande de retourner à Santa Monica. Je l'appellerai dès que j'aurai réglé tous les détails. Ensuite, il faudra organiser sa disparition à elle.

— Il faudra que je change de nom ?

Je hoche la tête affirmativement. Je lui dénicherai une nouvelle identité dans l'ordinateur.

— Et toi, tu vas te plaire parmi ces cactus ?

— Pourquoi pas ? J'aime le silence.

Nous passons à côté d'un court de tennis où deux femmes jouent, en jurant, la bouche pleine de chewing-

gum. Dans le restaurant où nous entrons, une serveuse me dit que la crème glacée est servie au comptoir voisin : elle ne s'occupe que des plats chauds. Je donne notre commande, on me remet un numéro qui sera appelé au micro.

Nous mangeons dehors, assis sur un tas de sable dans un terrain vague. Des corbeaux plongent en croassant entre les sapins. J'aperçois un chat mort, explosé au milieu de la route.

— Je n'irai pas à Santa Monica, dit Carly en détournant le regard. Je pars demain avec le gardien de but pour la Finlande. Il joue le rôle d'un soldat sur patins dans un film qui se passe sur une planète gelée. Il paraît que là-bas, on se croirait dans une autre galaxie. Il a réussi à se faire payer un voyage pour deux par le studio. Il va me présenter à tous les membres de l'équipe de tournage.

Avec une branche morte, j'écris le nom de Marc Fréchette sur le sol, je l'efface d'un revers du soulier, puis je recommence.

— Je ne peux pas refuser. J'ai même la chance d'obtenir une figuration. Il se doute peut-être que j'ai un autre amant. C'est la première fois qu'il m'invite à l'accompagner. Des voisins ont pu te voir chez lui et lui parler de toi. Nous rediscuterons de ton projet à mon retour. À moins que tu ne sois déjà disparu. Sais-tu que pour moi, tu es l'homme le plus difficile à aimer ? Ma vie a été entourée de morts et de départs. Et il y a un tel vide en toi dès que tu cesses de parler... J'ai peur de ce que tu deviens alors.

Je ramasse des cailloux à mes pieds : petits, gros, blancs, roses, jaunes, tachetés, marbrés, veinés, polis, rugueux, anguleux, arrondis, pointus. Je me souviens de

cette pierre exposée dans un musée du Vermont et sur laquelle on voyait une scène de naufrage peinte, non par un artiste, mais par le simple hasard de la nature. Et en disant adieu à Carly, je me demande combien il faudrait de milliards d'années de roulis, d'érosion, de corrosion pour reproduire son très beau visage, que je ne reverrai pas avant trois semaines.



8

**RADIO-NÉANT**





Prendre conscience de L.A. relève d'une mathématique désespérée que je suis incapable d'exercer à présent. Au sommet d'une tour de trente étages, j'ai emménagé dans un minuscule appartement, dont la fenêtre donne sur le Pacifique. En s'engouffrant entre les lames d'acier, parallèles mais non jointives, de la balustrade du balcon, le vent qui arrive en ligne droite du Japon joue un triste concerto. Dans ce décor de béton et de métal qui donne mal aux dents, parmi ces meubles de location, je continue de creuser mon chemin sous mes paupières, de creuser le tunnel de la grande évasion jusqu'à mon larynx qui en ce moment redouble les mouvements de mes doigts. Mais le monde s'impose avec trop de violence et de rapidité pour que j'aie jamais aucune sorte de liberté. Les crépitements de la ficelle contre les pales du ventilateur me donnent le frisson : ils me rappellent le bruit de la pluie.

J'observe ceux qui parlent dans ma tête. Mille voix éparpillées, traversées de zébrures calcinantes. Jamais ce que je dis n'est à la mesure de ce qui se dit. Beauté des avions qui quittent le soir assez vite pour échapper à la nuit. Symptôme d'un hara-kiri : ligne médiane douloureuse. Ça souffle sur les hauteurs de mon incurable tête. Les lettres auront-elles raison contre ma pensée ?

Monde d'où la parole serait absente, que l'on pourrait encore sentir d'un bloc, sans nuances, avec une arête tranchante comme l'aileron d'un requin. Les contradictions, resserrements, démangeaisons et spasmes font apparaître la réalité, qu'un bâillement suffit à renvoyer au néant. Le patineur se retrouve dans une flaque d'eau. Figures de style, figures de patin.

Mes circuits mentaux halètent comme des coursiers fatigués. Ils ont gravi d'innombrables collines pour venir raconter les combats du héros. Ce dernier s'est emprisonné lui-même, après une enquête qui l'a découvert criminel au regard d'une loi algébrique. Le gardien-prisonnier porte d'énormes moustaches et, le soir, après la récréation, il fait les cent pas dans le préau, en traînant son sabre dans la poussière.

Tout se défait dans la lumière. Comprendre, c'est fracasser la nuit originelle. Je marche sur quantités de routes. Elles font changer d'altitudes, mais pas d'emplacement : l'espace est un souffle retenu. Le soleil, chère ange, engendre une certaine monotonie. Il me suffit d'atteindre midi, au milieu de ma chambre, et je finis par devenir transparent. Crise d'avant la parole. Cette hésitation épileptique m'en apprend davantage que toute formulation.

Peut-être qu'à force d'amplifier mon ignorance, je saurai quelque chose. Le ciel me glisse dans l'oesophage. Corps à corps avec la vitesse délirante de la Sainte, de la déesse maudite de mes nuits pâles. Carly, je te hais. J'appuie fortement mes pieds sur le parquet. À travers les semelles de crêpe, les nombreux étages, je sens la terre matricielle. Elle commande de me dévêtir, de frotter mon front contre la poussière. Le Centre voudrait que je ressemble à un cadavre manipulé par des fils d'araignée, dans le vide intersidéral de cette ville.

Le dadaïs de la chambre d'à côté m'a touché le poignet ce matin, et la grâce que je lui souhaite, c'est de s'empaler sur une bouteille de Seven-Up. J'essaie de suivre mon souffle, qui bat la mesure cosmique de mon évasion dans d'infinitésimales distances. Le plancher devient une plaine, une plainte aussi. Le lambeau de laine que j'avale donne une impression de douceur infinie contre mon palais. Le goût du pain, je le connais. Mais celui de l'air, des arbres, de l'asphalte, du néant ?

L.A. veut m'avalier mais j'ai la fureur nécessaire pour lui résister. Rien ne peut me surprendre. Je connais la forme de toutes mes expériences futures. Le tribunal ne devrait pas tergiverser face à un individu comme moi. J'ai mérité cent fois la gale et les galères. Qu'on m'expédie à mes rames.

Dehors, le smog a sali le ciel. Je me rends au restaurant, le souffle court, pensant à ces Noirs qui se suicidaient en avalant leur langue, à bord des bateaux des esclavagistes américains.

Je lape servilement ma soupe, les coudes gênés par mes deux voisins de table. Je sens directement la violence exercée par ma conscience contre mon énergie érotique indifférenciée. Je devine le bonheur extrême qui m'envahirait si je cessais d'être moral. Le décompte d'avant la mise en miroir, d'avant le redoublement, est commencé. Bientôt mon corps glissera dans la clarté de l'illusion et s'y figera jusqu'à la fin des sept années de malheur réglementaires.

\* \* \*

Je roule dans L.A. qui s'engloutit dans les flammes froides de la télévision. J'écoute radio-néant, la distribution automatique de messages insignifiants. Dans le Kansas, des oiseaux ont avalé un poison industriel et pondent des oeufs pourris sur les chapeaux des épouvantails. Tous les prix ont grimpé, mais on peut quand même acheter une livre de saumon à \$4.99. Pour les huîtres, il est préférable d'attendre. Mardi et mercredi, on prévoit du soleil et beaucoup de smog. L'autoroute de Pasadena est dégagée, mais l'Interstate 95 est bloquée. La maison descend tandis que j'accélère vers le sommet de la colline. Je lutte contre le sommeil, contre la transe hypnotique des rubans pointillés. Au loin, des nuages sortent du fourneau des montagnes.

Quand j'arrive dans ma chambre, le mouvement n'arrête pas : aussi bien l'utiliser, me laisser emporter par la barque. Carly a pris la forme d'un objet quelconque que je dois deviner : cet oreiller, ce drap ? Si je me trompe, le démon me punira et m'obligera à faire l'essai avec mon pénis d'une guillotine miniature : la lame tombe, elle n'a pas fonctionné. Je ne sens rien. Pardon, et ça ? me dit le bourreau en me présentant au creux de la main ce qui ressemble à une saucisse. À la chaîne CBS, un monstre cybernétique de plastique noir, avec une voix râpeuse et saccadée : l'inauguration de cette base planétaire marque une étape importante dans le développement de notre empire galactique.

Carly devrait maintenant être de retour. Je lui téléphone au stade, pour éviter de tomber sur le gardien de but. D'une voix excitée, elle me donne rendez-vous le lendemain matin, au studio Universal, dans le hall d'entrée de l'édifice H-2. Elle aura une grande nouvelle à m'apprendre. Je décide de passer ma soirée au gymnase, à lever des haltères. Je réussis un épaulé-jeté de 225 livres.

Rien ne me calme davantage que de lutter ainsi contre la gravité. Quand on perçoit les choses en fonction de leur poids, nos idées ne pèsent pas lourd. Presque tout s'avère immuable.

Toujours, la terre finit par reprendre ce que je lui ai enlevé, qu'il s'agisse de plaques de fonte ou de mon propre corps. En m'essuyant avec ma serviette, je constate qu'on m'a volé l'alliance que j'avais déposée sur le banc afin qu'elle ne me coupe pas l'annulaire droit. Joelle me l'avait achetée à Rhodes, faisant graver mon nom à l'intérieur. En sortant de la boutique du bijoutier, un jeune hippie, contournant le règlement municipal contre la mendicité, avait placé une timbale autour du cou de son chien, avec une affiche disant : Vous n'auriez pas un peu d'argent, que j'en prête à mon maître ? J'avais jeté quelques drachmes au fond du récipient de métal.

— Ça va vous porter chance, avait lancé narquoisement l'Américain.

— Oui, m'avait dit Joelle en riant, tu ne perdras plus cette alliance.

Et maintenant une tristesse absurde m'envahit, comme cette fois où mon père avait brisé mon cerf-volant sur ses genoux :

— Voilà un engin qui ne s'accrochera plus jamais à mon antenne de télévision.

Mon véritable nom n'est plus écrit nulle part. Je me demande si je vais me rappeler encore longtemps de celui qui disait *je* naguère, dans une autre langue. Je-vampire, je-martyr, je-fantôme, je-requin, je-parole, je-silence. *Je* qui devient *il* : Marc Fréchette.

\* \* \*



Ils parlent tout le temps, la nuit comme le jour. Je n'ai qu'à tourner le bouton et le choeur de L.A. me parvient, grésillant : 206 à L.A.

— Métro.

— À l'écoute.

— Pouvez-vous appeler San Diego pour un renseignement ?

— Nous n'avons aucune description des deux hommes, monsieur.

— Ils ont pu s'échapper ?

— Si nous lui trouvions des clients, il nous donnerait de l'argent.

— 10-4, il va probablement retourner au bar, viens avec nous.

— OK, je vais vous rejoindre.

— 1070 Wilshire, une grosse bagarre en cours.

— Auto 9-16, au restaurant Columbia. Un plaignant : un consommateur malade.

— Allez donc au 1258 Hollywood, chercher John Capinostro, date de naissance : 7-10-49, concernant le mandat numéro 42-32.80.

— Elle est rapportée disparue le 29-11. Au moment de sa disparition : pantalon, chandail foncé et cheveux noirs.

— Encore une autre. T'as pas honte ?

— Les week-ends, je ne reste jamais longtemps, alors je dois faire vite. Rue Striana ? Elle n'existe pas monsieur.

— Et ton ami, Mike ?



— Il est toujours en vie.

— Le véhicule allait vers le nord ou vers le sud ?

— Vers l'ouest. De Cherry, il a continué à Bellflower.

— Pas vu passer, il a dû prendre Lakeshore en sens interdit.



9

**NOSFERATU**



Blocs granitiques et luxe coutumier des conciergeries du centre-ville. La ligne droite de l'histoire mène immanquablement à L.A., modèle que toutes les villes tentent de générer dans un cancer de béton, d'asphalte et d'acier. Dans ce décor fin de siècle, je veux chevaucher, simple cow-boy à la recherche de son patelin natal. Avec ma seringue, je me tricote sur les bras des dentelles héroïques de neige et de frimas. Mon souffle s'accélère, et un peu de sperme coule sur les tuiles rouges du balcon, trente étages au-dessus de la prostituée que j'observais avec des jumelles. Aujourd'hui et demain, ne plus jamais parler. Le silence du vieil immigré qui ne sait plus comment rentrer chez lui. De plus en plus seul et perdu dans votre monde (*lost in your world*).

Découvrir ce qui ne se manifeste pas par soi-même. Ce qui bloque, souffre et broie. Détruire sa propre imposture à chaque seconde. Et s'il n'y avait que des surfaces, pas de profondeur, si je n'existais qu'en mouvement ? Basculement, tourbillons, effacements, jamais rien ne se fige. Pas d'explications définitives, ni au-delà, ni en deçà. Pas d'ombre, rien que de la lumière. Je suis exténué. *I feel like a computer with an electronic worm*. La fin de mon histoire me guette. Je ne sens plus les nuances, les gens autour de moi vivent dans un état proche du zéro

absolu. Il faut que j'arrive à les aimer un peu, à les animer. Sinon, c'est foutu. Je m'évaluerai seulement à ma combustibilité au jour des mille soleils. Six fois, cette année, les ordinateurs du Strategic Air Command, enfouis dans les montagnes Cheyennes, ont donné de fausses alertes. Découvrir les toits des silos des missiles, se hâter pour ne pas penser, vérifier les codes d'attaque avec ceux des coffres-forts, puis tourner la clef de la mise à feu. La radio jouera du rock jusqu'à la fin.

L.A. change à peine d'aspect au long des saisons, des rues, des jours et des nuits ; en elle, le temps s'arrête comme dans un film qui repasse continuellement sur un écran de rêves, dressé en bordure du Pacifique. L.A. c'est en Californie et à Montréal, un point nodal qui rassemble toute l'histoire. Les boulevards ne mènent nulle part, je reste gaga du monotone ressassement de motels, de McDonald, de poulets frits à la Kentucky, de stations Exxon, Mobil, Getty, qui éliminent dans le monoxyde de carbone et la vitesse ce qui demande de la patience pour paraître.

\* \* \*



Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et Carly m'embrasse.

— Tu sais la grande nouvelle ? J'ai une audition dans trois jours.

Je lui tends un carnet et je lui demande son autographe. Elle cherche en riant un stylo dans son sac à main. N'en trouvant pas, elle prend celui de la réceptionniste, qui lui dit de le garder comme porte-bonheur.

À MON GENTIL QUÉBÉCOIS, écrit-elle.

Nous marchons dans la plus grosse usine à images du monde. D'un décor à l'autre, les pays et les époques se succèdent en désordre. Carly m'annonce qu'elle a obtenu la figuration promise par le gardien de but. Elle a patiné sur un lac gelé en Finlande, avec un costume invraisemblable d'astronaute. L'action se situait sur une planète entièrement recouverte de neige, dont le climat se refroidissait peu à peu, tuant les derniers habitants qui attendaient en vain un astronef en provenance de la Terre.

— J' imagine, dit-elle, que ce pays doit ressembler au tien.

Je lui demande quel rôle elle espère décrocher.

— Nina, dans une reprise de *Nosferatu*. D'ailleurs, j'aimerais beaucoup, si tu m'aidais à faire une répétition.

Tandis qu'elle me raconte son voyage en détail, je vérifie que nous ne sommes pas suivis en virant plusieurs fois dans de petites rues désertes. Sur le boulevard Sunset, un motel affiche :

PAS DE REQUIN DANS NOTRE PISCINE.

Un jeune Noir avance sur la roue arrière de son vélo : le guidon surélevé s'enveloppe d'une fourrure de

tigre. Un chauffeur de taxi klaxonne et invite du geste un ami qui attendait l'autobus à profiter de sa voiture. Je me demande à quoi servent les énormes tuyaux de fonte rivés au mur du poste de pompier ; peut-être amènent-ils de l'eau à très grand débit pour emplir d'urgence les réservoirs des autopompes. Un costaud tortille des fesses sur l'énorme écrou qui surmonte une borne-fontaine. Je me gare tout près de la tour où j'habite. Carly me montre un mannequin dans une vitrine : la femme porte une jupe de tweed et un chemisier de soie ; elle tend le bras, comme si elle cherchait à convaincre d'invisibles auditeurs.

— En chair ou en plastique, dit Carly, le modèle ne change pas.

Je secoue la tête négativement.

— Moi, je trouve que ton modèle est unique.

Elle répond qu'elle tient à vérifier ma sincérité. Et de près. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au toit-terrasse. De là, nous voyons les lumières reflétées dans les piscines, les lacs et l'océan, des lumières disposées en lignes parallèles et verticales, clignotant à travers Hollywood, Beverley Hills, Westwood, Pasadena, le sud-est, le sud-ouest de L.A., des lumières pointillées, embrouillées, sinueuses et droites descendant doucement vers les plages invisibles et la mer silencieuse.

Carly se couche sur une chaise longue et me dit :

— Nina a décidé de risquer sa vie pour sauver son fiancé Jonathan et la ville de Brême, ravagée par la peste. Elle doit réussir à garder auprès d'elle Nosferatu jusqu'au chant du coq. Alors les premiers rayons de l'aube détruiront le vampire.

Elle me demande de me placer derrière la porte vitrée de l'escalier. Elle s'endort puis soudain elle s'as-

soit, le visage horrifié. Je continue à la regarder. Elle place sa main sur son sein gauche ; elle renverse la tête vers l'arrière et se lève de la chaise longue : les bras tendus, elle avance comme une somnambule de mon côté, ouvre la porte, se détourne vivement et recule, les mains sur les yeux. Elle s'appuie contre la rambarde. Je reste sur le seuil, impassible. Elle promène son regard sur la ville en contrebas, y cherchant un secours qui ne peut pas venir. Je m'avance. Ses yeux se dilatent de terreur. En reculant, elle heurte la chaise longue où elle se laisse tomber. Son visage exprime une horrible fascination quand ma main remonte lentement le long de sa robe blanche pour s'arrêter finalement contre son cœur. Je ferme le poing. Elle se crispe de douleur. Mes lèvres s'approchent de sa gorge, que je mords délicatement. À ce moment précis, les premiers rayons de l'aube devraient rosir les façades de verre des gratte-ciel. Je me lèverais lentement de toute ma hauteur, ma main gauche sur la poitrine, cherchant à fuir le soleil qui toucherait mon visage, que je tenterais de protéger au creux de mon coude. Mon image commencerait alors à disparaître. De la fumée s'élèverait de la terrasse. Me voici déjà rongé par les vers, réduit à une poignée de poussière. Adieu famille, adieu parents, adieu chers amis, votre cœur s'en affligera, mais enfin je vous quitterai : à la mort tout finira.

Au matin, nous marchons entre les colonnes des palmiers royaux, nous sourions, nous rions même de plaisir. Je sens des battements d'ailes autour, dans l'air léger et frais, parfumé par des camélias rouges et blancs.

Nous convenons qu'elle me téléphonera dans trois jours, aussitôt après l'audition. Quel qu'en soit le résultat, elle préviendra le gardien de but qu'elle le quitte. Nous passerons alors quelques jours de vacances à ma future propriété, dans le désert.



10

## **L'INTERROGATOIRE**





J'erre dans les allées d'un grand magasin. Sans doute n'aurais-je pas remarqué le masque impassible et les yeux vitreux de Kelp sans les glaces qui, de partout, près des cabines d'essayage, étendent l'espace vers d'imaginaires croisements entre les malaxeurs et les parasols, entre les timbales de singes mécaniques et la dentelle des mannequins. Je m'enfuis par la porte va-et-vient et tente de perdre mon poursuivant dans L.A. Mais je n'arrive pas à m'en débarrasser dans ces larges rues géométriques.

Comment m'a-t-il retrouvé ? Sans doute a-t-il suivi Carly jusqu'au studio où elle et moi avions rendez-vous. J'espérais qu'il ait abandonné après toutes ces semaines. Mais il ne me lâchera jamais.

\* \* \*

Après une demi-heure de courses dans la foule, à traverser les rues en dépit des feux rouges, à emprunter les sorties d'urgence de cinémas, à tenter de modifier mon aspect physique en tombant la veste et me coiffant d'un képi de joueur de baseball, sans savoir si Kelp me file encore, j'entre dans un bar. Ma crampe nerveuse s'accroît, qui me tord les boyaux. Je dois me rendre aux toilettes. Assis sur la cuvette, le visage couvert de sueur, sous moi le carrelage se brouille. Par une fente de la cabine, j'observe les urinoirs. Ceux-ci cachent à peine le pénis dans leur petite niche de faïence. Certains empestent parce que la chasse d'eau ne fonctionne pas automatiquement, d'autres sentent le désinfectant et coulent sans arrêt, comme des fontaines secrètes, qui explosent brutalement, mystérieusement, d'un jet puissant. Soudain, Kelp enfonce la porte et me frappe de la crosse de son arme. L'effet d'une lobotomie frontale sans anesthésie.

L'oeil vert n'est plus un objet incohérent. C'est sa montre, une machine à tuer, indestructible, impossible à arrêter, quasi invisible. Il se tient debout, au milieu de la pièce, visage buriné impassible, le cou raidi dans sa chemise de soie. Il a dû me transporter du bar jusqu'à sa voiture, en me soutenant sous le bras, sans que personne intervienne. Puis dans cette chambre, il m'a attaché en X aux quatre colonnes de ce lit à baldaquin. Il se penche sur moi en souriant et, avec un rasoir, il m'enlève une mince couche de peau sur la lèvre supérieure. Il répète l'opération sur la lèvre inférieure. Le sang, chaud et âcre, m'obstrue la gorge, m'étouffe. J'ai l'impression de baiser du feu. J'essaie de ne pas pleurer, de garder un visage impassible, le moindre mouvement des muscles faciaux augmente mon supplice. L'autre disparaît un instant et revient avec des ciseaux : il place

mon pénis rétracté à la jonction des deux lames et, pratiquant une légère incision de chaque côté du gland, il me dit :

— Maintenant, parle ! Où est l'argent du hold-up ?

\* \* \*

Je sais pourquoi on en arrive à tuer : la mort d'un autre nous devient alors la seule solution pour soulager cette souffrance. J'ignorais que la haine pouvait atteindre une telle intensité. Elle s'apparente ainsi d'ailleurs plus à une rage de dents qu'à une émotion quelconque. Mais je ne peux pas crier, ni pleurer. Je raviverais ainsi mes blessures.

\* \* \*

Je téléphone à Carly, mais n'obtiens pas de réponse. Je la rejoindrai au stade pour la prévenir des menaces de Kelp. Je profite de l'obscurité pour rendre une dernière visite à Marc Fréchette. Kelp a bien pris l'argent au pied de la stèle funéraire, mais il a laissé mes deux grammes d'héroïne enveloppés. Je cherche une couronne de fleurs que je dépose sur Fréchette pour le remercier de sa collaboration discrète et efficace.

De retour à ma chambre, je m'accorde le répit de croquer des aspirines tandis que dans l'appartement d'à côté, une femme hurle :

— Et tu viens encore me demander de l'argent, sacré mauvais baiseur !

J'allume l'écran du terminal portatif et je téléphone à l'ordinateur, sur la rue Parthenais. Il est une heure du matin à Montréal, soit le moment le plus tranquille. J'obtiens la communication immédiatement. Je place le combiné sur mon réceptacle, et le message suivant s'imprime sur l'écran :

VOTRE CODE S.V.P.

Habituellement on répond en donnant un numéro qui, selon une hiérarchie bien établie, permet d'obtenir un certain nombre de données précises. Car on ne peut en aucun cas s'adresser à l'ensemble du champ sémantique, encore moins modifier ce dernier. Quant à moi, j'écris mon nom, ce qui me permet d'obtenir une priorité absolue sur les autres utilisateurs et de changer les informations stockées. L'ordinateur peut répondre à presque tout ; encore faut-il savoir le questionner, sinon je pourrais me perdre dans le labyrinthe informatique, revenant sur mes pas, ne distinguant plus l'essentiel de l'insignifiant. Et au matin, dès l'arrivée du personnel, on détecterait ma présence. Les autorités n'auraient pas le choix :

elles devraient interrompre le fonctionnement de l'ordinateur, puisque je détiens une priorité même par rapport aux ordres qu'elles pourraient émettre à la Burroughs. Il ne resterait au Centre qu'une solution : jeter à la ferraille un ordinateur valant des millions de dollars.

Mes doigts pianotent rapidement sur le clavier, exécutant une mélodie du sens. Je deviens gigantesque et j'agrippe les choses les plus lointaines. Je me place n'importe où dans l'espace et le temps. De mes neurones jusqu'à tous les fichiers électroniques de police en Amérique du Nord, une conscience prodigieusement rapide s'est créée et elle cherche, dans ses propres profondeurs, à trouver un certain Kelp, travaillant dans la région de L.A., mesurant environ 1 m. 88, pesant environ 90 kilos, offrant comme signe particulier une amputation de l'index droit.

Un nom et une adresse s'impriment enfin en lettres lumineuses sur l'écran :

HENRY KELP, 245 OCEAN DRIVE

\* \* \*



Heureusement que Kelp m'a laissé mon héroïne. Je peux ainsi devenir honnête et lucide face à la souffrance, avouer qu'elle m'imprègne totalement, à travers les maux de dents, de tête, les irritations aux yeux, les élancements aux muscles, les douleurs aux sinus. Je m'injecte rapidement le contenu de la seringue, mais déjà, avant même de retirer l'aiguille de ma veine gonflée à la naissance du biceps gauche, je sais que Kelp a remplacé ma drogue par une autre poudre blanche, inconnue, dont les effets se manifestent aussitôt.

Mon flux de conscience s'arrête presque, je perds le fil de mes idées, je n'arrive plus à me survoler. Face à un effrayant examinateur, je sèche. Je me souviens du chat que nous avions gazé dans notre classe de sciences naturelles. Le croyant mort, le professeur avait soulevé trop tôt la cloche métallique et l'animal avait bondi avec un miaulement horrible, laissant ses excréments sur la table de dissection, son cœur frappant la poitrine comme pour s'en échapper. Il s'était effondré, la gueule pleine de bave, en dessous du tableau noir. J'ai peur que l'autre ait remplacé l'héroïne par un poison mortel. J'ouvre en tremblant un contenant de carton ciré et je bois d'un trait un litre de lait. Mais ma pensée continue à se modifier : elle ralentit et se désorganise. La substance dirige mon attention suivant une direction imprévisible, comme si elle découvrait les codes d'accès à mes propres programmes intérieurs. Mon souffle a tendance à bloquer, à devenir irrégulier. Je sens une masse noire qui, dans le fond de ma tête, grossit, m'aspire, m'engloutit. Je ne suis plus témoin de moi-même.



**11**

**ÉLIMINATOIRES**



Un long coup de klaxon me réveille en sursaut : je suis au volant de ma voiture, arrêté à un feu vert, derrière moi un automobiliste s'impatiente, attendant que je démarre. J'ai mal au coeur, la tête me tourne. J'avance un peu pour libérer le passage et je me gare à côté d'un parc violemment éclairé par des batteries de projecteurs. Des adolescents jouent au baseball. Mes souliers sont mouillés : j'ai dû marcher dans des flaques d'eau ou sur le bord de la mer. J'enlève une chaussure et l'examine de près : elle ne porte pas trace de sable. Ma montre indique 23 h 30. Mon black-out a donc duré près de deux heures. Les jointures de mon poing droit sont éraflées. Je vérifie l'état de mes vêtements : ma chemise est déchirée à la manche. Dans une poche de mon pantalon, je trouve quelques centaines de dollars en petites coupures. Je porte mon .45 dans un étui à la hanche. Malgré mon état somnambulique, j'ai donc pensé à prendre avec moi tout ce sur quoi Kelp aurait pu mettre la main en mon absence. Je roule au hasard, à la recherche de points de repère. Une banque annonce en lettres de néon :

#### SANTA MONICA

Je ne suis donc pas très loin de la villa de Bob. J'ai sans doute voulu venir y sonner, afin de prévenir Carly

du danger qu'elle court. Je décide de poursuivre cette idée. Je sonne à la maison où j'ai vécu deux belles semaines de vacances.

— Entre, fais comme chez toi. Tu as reçu un coup sur les lèvres ?

Je hausse les épaules. Le gardien de but m'invite à m'asseoir au salon. Il a des yeux de chat, qui ne cillent presque pas, et une moustache noire. Il m'annonce que Carly n'est pas encore rentrée. Nous pourrons l'attendre ensemble. Elle travaille au stade ce soir et ne saurait tarder. Elle lui a parlé de moi cet après-midi.

— Bien sûr, je savais qu'elle avait reçu un homme ici pendant mon voyage sur la côte est. Mais j'attendais qu'elle aborde d'elle-même le sujet. Elle ne pouvait pas longtemps faire la navette entre deux amants. Et puis tout à l'heure, alors que nous préparions le dîner, elle m'a tout raconté. Et elle a fini par prendre une décision.

— Quelle décision ?

— Je préfère qu'elle te l'annonce elle-même. Tu bois quelque chose ?

Je refuse. Je lui dis que j'ai suivi tous ses matchs de hockey présentés à la télé. Devant cette glace, j'oublie que je me trouve à l'étranger. C'est le meilleur remède contre le mal du pays.

— Oui, répond l'autre, j'aime bien jouer ici. C'est tranquille. À Denver, dans la ligue américaine, nous devons sortir du stade avec nos patins dans les mains. Le propriétaire de notre club faisait le transport de la dynamite dans l'Arizona. L'été, je travaillais pour lui comme camionneur. Il fournissait à ses joueurs des amphétamines en forme de coeur.

Je me souviens de mes longues soirées passées à déchiffrer les textes que tracent les patins, à déduire le



sens occulte et mystérieux de cette écriture effacée entre chaque période par des brosses rotatives.

— Demain, dit l'autre, nous allons nous faire éliminer à cause de ce verre de trop.

Et il boit d'un coup son scotch. Des piaulements presque inaudibles retentissent à intervalles réguliers.

— Tu entends ? Des rats. Ils infestent la maison. J'ai fait mettre du poison et à présent ils agonisent. Seulement ils n'en finissent pas de mourir, de perdre leurs tripes, leur sang, pour se transformer en petites momies bien propres et sèches qui n'empesteront pas l'atmosphère.

Je n'arrive plus à dissimuler mon inquiétude. Je me lève :

— Je crois que nous devrions aller chercher Carly au stade.

— Kelp lui a encore fait des menaces, dit l'autre avec le sourire. Il ne faut pas le prendre au sérieux.

Je n'ai pas le temps de m'expliquer. Je le salue et je sors. Brûlant plusieurs feux rouges, je traverse à toute allure les rues désertes de Santa Monica pour gagner les collines d'Anaheim par l'autoroute qui ceinture L.A.

Le parking du stade est désert, les grandes vitrines circulaires, éteintes. Le match est terminé. À l'entrée, un gardien bedonnant me scrute par-dessus ses lunettes à double foyer et me répond qu'il n'a pas vu sortir Carly. Il ne croit pas qu'elle soit encore dans l'édifice.

— D'où vient cette odeur ? dis-je.

Il renifle en fronçant les sourcils. Perplexe un instant, il fait soudain demi-tour et se dirige au trot vers

une porte métallique rouge donnant sur l'immense couloir qui entoure le centre du stade. Je l'entends grommeler tandis que son trousseau de clefs cliquette à sa ceinture :

— C'est l'ammoniaque, tout peut sauter.

Carly m'a expliqué que le stade de L.A. est un des derniers à utiliser encore l'ammoniaque comme gaz réfrigérant pour fabriquer la glace de la patinoire. Explosif et asphyxiant, l'ammoniaque représente en effet un danger considérable et requiert une surveillance constante des installations frigorifiques.

Je descends derrière le vieil homme un escalier en colimaçon jusque dans la salle des machines. Il examine un tableau de contrôle. Deux voyants rouges clignotent au rythme d'un avertisseur sonore. À bout de souffle, le gardien me demande de l'aider à fermer, en tournant une manivelle, le conduit menant du réservoir principal aux multiples serpentins de cuivre placés sous la patinoire. Les poumons me brûlent. Il suffirait d'une étincelle, du choc de deux objets métalliques, d'un court-circuit pour que la magnifique construction néo-classique vole en éclats, pour que les colonnes doriques, les immenses panneaux de verre teinté, les blocs de marbre, les vestiaires forment brusquement, sous le couvercle de smog de L.A., une immense et fugitive fleur vénéneuse, comme à la fin de *Zabriskie Point* cette villa que l'héroïne imagine se désintégrant avec ses occupants.

Le vieil homme s'est affaissé contre le mur et il tient sa tunique à la hauteur du coeur. Il râle et me montre sur l'établi un ruban adhésif.

— Il faut réparer les tuyaux, dit-il, en haut, près du filet du côté sud.

Déjà je cours vers l'endroit qu'il m'a indiqué. Je vérifie du pouce que le cran de sûreté de mon .45 est bien mis.

Partout cette odeur de propreté.

La baie vitrée me montre, sur fond de glace, un homme échevelé, aux yeux verts, au teint bruni, vêtu d'un complet marine et d'un T-shirt rouge. Quelques taches rougeâtres marquent l'entre-jambes de son pantalon.

*I push the door at the board and I begin to run and slide in the ring toward the opposite goal area, when I see a yellow shape, vague and distant, but growing and getting clearer. My God, she's dead, there, under the ice. She must have fallen, or maybe someone pushed her, and then her head smashed against the copper pipe. And the awful smell began to fill the hall, then her blood made strange drawings in the water before they all turned solid.*

JE sais que je vais tuer Kelp.

Cette pensée est inscrite dans mes nerfs, dans mes mains crispées, dans mes yeux rétrécis qui semblent peu à peu se geler.

\* \* \*

Elle a la bouche ouverte et des marques d'incision sur tout le corps. Le couteau a transpercé la gorge entre le sternum et la pomme d'adam. Il lui a fallu le saisir à nouveau et le planter ailleurs, à un emplacement moins incongru, dans l'abdomen, au-dessus du plexus solaire d'où elle a dû essayer vainement de l'arracher, tandis que la bouche grotesquement ouverte laissait échapper un râle, comme quand on se gargarise. Mais ce n'était pas fini, le corps bougeait encore, les yeux continuaient de supplier. Il a jeté le couteau et il l'a étranglée en la maintenant sous l'eau de la patinoire.

Elle porte encore son uniforme d'ouvreuse avec des épaulettes à franges dorées. Sa main droite sort de la glace et un léger frimas s'est formé sur les ongles délicats. Son alliance manque à l'annulaire : Kelp la lui a sans doute arrachée, reprenant ainsi le dernier gage de son amour déçu.

Les yeux saisis dans la glace semblent regarder toujours l'assassin penché au-dessus d'elle. Je m'agenouille et tentant de l'embrasser sur les lèvres, j'éprouve la sensation désespérante de baiser un miroir.

Dans un coin de la patinoire, l'eau bouillonne sous l'action de l'ammoniaque qui s'échappe d'un tuyau avec le bruit d'une bouteille d'eau gazeuse qu'on a décapsulée. Un instant, j'ai le goût d'abandonner le gardien à son sort et de m'enfuir, mais j'enlève plutôt mes souliers et mes chaussettes et je m'avance jusqu'à l'endroit où l'eau n'a pas gelé.

Il a dû lui dire qu'il la rencontrerait ici après le match de basket-ball. Il a attendu que tous les employés s'en aillent, assis peut-être à côté d'elle sur les gradins, tentant une dernière fois de la persuader de revenir avec lui, sortant aussi de sa poche l'argent qu'il m'avait volé.

Puis, quand il s'est retrouvé seul avec elle dans l'immense amphithéâtre, inspiré par le décor majestueux, il l'a traînée de force jusque dans la mare qui s'était formée. Elle ne comprenait pas encore ce qu'il voulait. « Viens, nous allons nous baigner », a-t-il peut-être dit en riant.

Quand elle a vu les yeux de l'autre, elle a su qu'elle allait jouer la scène tant convoitée de *Nosferatu*, sans caméras, sans micros, sans public pour l'applaudir. Il devait être minuit et quelques minutes.

Le tuyau a cédé à son point faible, là où il était soudé au conduit principal. Je le rafistole le mieux possible avec le ruban adhésif qui colle mal sous l'eau et je dois le fixer en le nouant. J'étouffe et je me sens étourdi. Un instant je perds l'équilibre et j'ai la vision de ma chute dans cette eau légèrement bleutée qui bientôt va se solidifier. Mais je me rattrape à la clôture.

Il me faut absolument sortir à l'air pur.

\* \* \*

En séchant, mes souliers me serrent les pieds. La nuit est fraîche et j'ai dû actionner la chaufferette de ma Pontiac.

Si j'en crois les pièces obscures et l'allée sans auto, la maison de Kelp est déserte. Je me gare quelques coins de rue plus loin et je reviens lentement, d'une allure nonchalante. Les vagues se succèdent sur la plage toute proche avec le bruit de véhicules roulant sur la chaussée à intervalles réguliers. Un léger brouillard enveloppe ce quartier de Santa Monica, embuant les plaques des haltères laissés en désordre dans le gymnase extérieur clôturé, où, dès le matin, les meilleurs culturistes de Californie viendront faire saillir leurs muscles sous les regards incrédules des badauds. Un petit restaurant annonce sur sa vitrine éteinte les aliments naturels pour les adeptes de Muscle Beach. Le sable crisse sous mes semelles tandis que je fais le tour du bungalow de Kelp, vérifiant par les fenêtres que personne ne se trouve à l'intérieur.

C'est ici que Carly a vécu pendant quatre ans. Elle soignait ces rosiers disposés contre la façade et protégés du vent et de la pluie par un muret de briques rouges. Tout est devenu mécanique : mes gestes, les nuages qui roulent leur masse noire sous la lune, les palmiers que fouette le vent : ces mouvements ont perdu leur âme, et moi j'ai perdu Carly.

Je n'éprouve tellement rien que je m'ennuie de la souffrance. J'enveloppe mon .45 d'un mouchoir et je fracasse le carreau de la porte arrière : les gens ne rapportent à peu près jamais les bruits suspects à la police. Même les détonations d'arme à feu passent inaperçues, ou sont interprétées comme des pétarades de moteur. Presque tous les meurtriers demeurent impunis, sauf ceux qui avouent par sentiment de culpabilité. Je connais



trop bien les statistiques pour espérer qu'une enquête de la justice vengera Carly.

Sur la table, j'aperçois un plat de côtelettes de porc servi sans qu'on y ait touché, ainsi qu'une canette de bière tordue. Avant de partir pour le stade, Kelp s'est préparé un repas. Il en a sans doute profité pour cacher mon argent. Je fouille la cuisine lentement, méthodiquement, sans hésiter à me souiller les mains et les vêtements, tâtonnant à genoux sous l'évier, remuant des vieux chiffons, ouvrant tous les récipients, frappant les murs et le parquet. Puis, je passe à la chambre, déchirant le matelas et les oreillers, soulevant les tableaux, examinant le contenu des commodes jusque sous le fond des tiroirs. Au salon, je palpe et je renverse les deux fauteuils et le divan, attentif à un possible truquage des pieds par évidence. Après deux heures, je reviens bredouille à mon point de départ. Je frissonne et j'ai les dents qui claquent : effets de la dose massive de drogue absorbée au début de la soirée. La gorge me brûle. Je secoue la canette vide au-dessus de ma bouche ouverte dans l'espoir de recueillir ainsi quelques gouttes de bière. Rien. Pourtant je sens que le contenant n'est pas vide. Je découpe le dessus à l'aide d'un ouvre-boîte. C'est dans ce litre de Schlitz que Kelp a patiemment glissé les billets un par un, pendant que ses côtelettes refroidissaient. Je compte l'argent : à trois cents dollars près, rien ne manque. Je pourrai donc acheter mon terrain dans la Vallée de la Mort.

Persuadé que Kelp va repasser chez lui tôt ou tard, je m'installe le plus confortablement possible dans un fauteuil du salon. Il est trois heures du matin. Je m'endors.

Le claquement d'une portière me réveille en sursaut. Le jour s'est levé. J'entends des pas qui se rap-



prochent, une clef qui tourne dans la serrure, Kelp s'avance la tête baissée, en titubant, jusqu'au sofa où il s'écroule, la jambe gauche pendant jusqu'au tapis. Il ne m'a pas remarqué. J'attends que sa respiration se fasse plus profonde et régulière pour m'approcher de lui. Il empeste l'alcool.

J'allume une lampe près de son visage. Il ne s'éveille pas, se contentant de grogner en protégeant ses yeux de sa main droite et découvrant ainsi son poignet marqué de profondes éraflures.

Je sais maintenant qu'il a tué Carly. Je libère le cran de sûreté de mon .45, j'approche le canon de la tempe où frissonnent des cheveux roux et j'enrage en comprenant que je ne pourrai jamais tuer de sang-froid.

Je le prends par les pieds et je le tire jusqu'à ce qu'il tombe par terre, sur le parquet.

Je le frappe avec la pointe des souliers, étonné de rencontrer une substance molle et gélatineuse, lui qui passe une partie de ses journées à soulever des haltères. Après quelques coups sur les cuisses, il ouvre des yeux rougis, vitreux, sur la pointe de mon pistolet qui lui fait signe de se lever.

Et il grimace. Se rendant compte qu'il n'a pas le choix, il obéit et recule jusqu'au mur, y prenant appui pour se mettre debout. J'évite le regard de Kelp par crainte qu'il ne découvre dans le mien que c'est moi qui suis à sa merci.

— Vide tes poches ! dis-je.

Il lance devant lui un trousseau de clefs, un porte-monnaie, un peigne édenté, que je ramène vers moi d'un mouvement de la jambe et ramasse prestement.

— Viens, nous allons à ton bureau, dis-je en lui montrant la porte.

— Où est Carly ? Elle n'est pas encore rentrée ? demande Kelp.

Je chasse l'image annihilante qui surgit. Je ne réponds pas : ce qu'il dit n'est rien. Et lui aussi ne sera plus rien non plus.

Je tourne la poignée et brusquement j'ouvre la porte qui va frapper la façade de brique. La violence de mon geste a effrayé Kelp qui sort à reculons. Je lui tends les clefs en lui disant qu'il va conduire. J'attends qu'il se soit installé au volant avant de prendre place sur la banquette à ses côtés.

Sur l'autoroute, la multitude des banlieusards afflue vers le centre de L.A.

À un mille du poste de péage où il travaille, j'ordonne à Kelp de se garer sur la voie de service. Le vacarme des autos m'assourdit et l'odeur du monoxyde de carbone me prend à la gorge. Je commande à Kelp de descendre et de continuer à pied. Inquiet mais content de me quitter, il entrouvre la portière et se glisse le long de la carrosserie jusque devant la voiture. Je le laisse s'éloigner de quelques centaines de pieds. Puis, je prends place au volant. Chaque fois qu'un poids lourd le dépasse, Kelp lutte contre le déplacement d'air en portant son poids sur sa jambe droite.

Je pense à la constante mathématique qui fixe les limites de la certitude : ma présence ici, cette haine qui me taraude la poitrine, appartiennent à un monde qui relève de la pure spéculation, qui n'est pas sûr. Cette idée me fait rire, pendant que j'appuie à fond sur l'accélérateur.

Kelp m'a entendu et il se retourne. La Mustang a une accélération qui peut atteindre soixante milles à

l'heure en dix secondes. Je prévois que Kelp va tenter de m'éviter en sautant sur sa droite et je braque légèrement dans sa direction au dernier moment. J'aperçois Kelp, dans le rétroviseur, qui tournoie sur lui-même, bras en croix. Une camionnette rouge lui frappe le coude et le projette sur la deuxième voie, où immédiatement un autre véhicule le heurte et le lance jusqu'au milieu de la chaussée. Bizarrement, il demeure un instant debout, désarticulé, l'air étonné. Une familiale lui emporte une épaule, faisant jaillir le sang comme d'une bombe de peinture. Le corps blessé se superfluidifie tel l'hélium dans un laboratoire, devenant le contraire exact d'un solide. Il se désagrège, disparaît de l'espace quotidien, ordonnant ses particules dans un pur monde de vitesse. Méthodiquement, la circulation de l'heure de pointe efface Kelp de la route sans qu'aucun des conducteurs remarque quoi que ce soit d'insolite.

**12**

**DÉSERTION (2)**



Nous avons placé les cendres de Carly dans une petite boîte, nom et prénom écrits sur une étiquette apposée sur le couvercle. Le gardien de but et moi sortons dans le jardin, où quelques jours plus tôt elle avait trouvé un épervier mort. Nous transportons le coffret et l'oiseau jusque dans une clairière tapissée d'aiguilles de pin, certaines encore vertes, d'autres déjà sèches et brunes. Nous creusons une petite fosse, exécutant les instructions de la défunte qui voulait se dissoudre dans le sol et dans les racines d'arbres, qui restera ici encore longtemps, travaillée par le soleil et la pluie, la neige et la rosée, le clair de lune et les pas rapides des petits rongeurs.

Le gardien de but ouvre la boîte. Les cendres sont dans un sac de plastique, fermé par un fil métallique jaune. Il sourit et verse les cendres dans le trou. Le vent en disperse un peu aux alentours. Une partie flotte maintenant dans les airs. Il jette l'épervier par-dessus les cendres. Il ajoute quelques pissenlits. Ensuite, il marque la sépulture d'une grosse pierre.

Voilà. Un cycle est terminé. Carly a fini par mourir, par ne plus rien sentir, par trépasser. Plus rien n'a jamais existé, comme si l'espace qu'elle avait occupé



disparaissait. Dans la petite cour, les feuilles continuent de tomber du frêne, à chaque coup de vent. Ce matin, un voisin, ratissant sa pelouse, a poussé le souci de l'ordre jusqu'à faire tomber avec son râteau les ultimes feuilles d'un arbuste.

\* \* \*

Pas de psychologie. Je suis une table, une vieille chaussure, un tamanoir. Le tube à électrons me happe du matin au soir. J'oublie ce que je suis venu faire ici. Malgré les crampes et le vide, j'ai la certitude de ne jamais partir. Je n'arrête pas de bouger, mais sur place.

Le temps de réfléchir et bzzz, la mouche s'est envolée. Pour la capturer, il ne faut pas y penser. Je frappe dans mes mains comme s'il faisait froid et que je n'avais que ce moyen pour échapper à la mort par congélation. Je découpe chaque seconde en minces lamelles. Je ne me fixe sur aucun sujet. La moto roule sans soulever un nuage de poussière : pour la première fois depuis des mois, il a plu sur ce plateau semi-désertique. Le col de la montagne bleue retient un brouillard chinois : un aigle à tête blanche plane très haut au-dessus d'un M géant de la chaîne McDonald, dressé sur ses jambes de plexiglas, devant la voie ferrée qui mène à Santa Fe. Le ketchup a séché au fond de la bouteille. Excédé, j'essaie d'arracher des plaques de sauce avec une tige de métal, les dilue avec un peu d'eau dans ma soucoupe, essayant de restituer à son état premier cet accompagnement essentiel à un bon hamburger.

Je retourne les boulettes de viande sur le gril, j'ouvre une canette de bière et les deux pieds sur un seau, renversé en équilibre sur une chaise, je chantonne, certain qu'on m'entend d'ici à Reno et Las Vegas.

J'ai acheté un chapeau texan, et avec ma barbe de trois jours, mon Colt .45 semi-automatique à la ceinture, je dois avoir l'air d'un véritable hors-la-loi.

Montréal, 28 septembre 1980



## TABLE

|     |                           |     |
|-----|---------------------------|-----|
| 1.  | Désertion .....           | 11  |
| 2.  | L.A. ....                 | 31  |
| 3.  | Péage .....               | 39  |
| 4.  | La montée .....           | 49  |
| 5.  | Santa Monica .....        | 67  |
| 6.  | Californian Express ..... | 79  |
| 7.  | Smog .....                | 93  |
| 8.  | Radio-néant .....         | 109 |
| 9.  | Nosferatu .....           | 119 |
| 10. | L'interrogatoire .....    | 127 |
| 11. | Éliminatoires .....       | 137 |
| 12. | Désertion (2) .....       | 151 |



*COLLECTION PROSE ENTIÈRE*

*dirigée par François Hébert*

Titres parus:

1. Hubert Aquin, *BLOCS ERRATIQUES*, textes (1948-1977) rassemblés et présentés par René Lapierre, 1977.
2. Thomas Pavel, *LE MIROIR PERSAN*, nouvelles, 1977.
3. Gabrielle Roy, *FRAGILES LUMIÈRES DE LA TERRE*, écrits divers (1942-1970), 1978.
4. Robert Marteau, *L'OEIL OUVERT*, chroniques d'art, 1978.
5. Fernand Ouellette, *TU REGARDAIS INTENSÉMENT GENEVIÈVE*, roman, 1978.
6. François Hébert, *HOLYOKE*, roman, 1979.
7. Louis-Philippe Hébert, *MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE VALISE*, nouvelles, 1979.
8. Gilles Archambault, *LES PLAISIRS DE LA MÉLANCOLIE*, textes, 1980.
9. Suzanne Robert, *LES TROIS SOEURS DE PERSONNE*, roman, 1980.
10. Fernand Ouellette, *LA MORT VIVE*, roman, 1980.
11. Madeleine Monette, *LE DOUBLE SUSPECT*, roman, 1980.
12. Claude Bouchard, *LA MORT APRÈS LA MORT*, roman, 1980.
13. Christine Latour, *LE MAUVAIS FRÈRE*, roman, 1980.
14. Robert Baillie, *LA COUVADE*, roman, 1980.
15. François Hébert, *LE RENDEZ-VOUS*, roman, 1980.



255888 DATE DE RETOUR

|            |  |  |
|------------|--|--|
| Mai 92     |  |  |
| 24 AVR '01 |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |
|            |  |  |

Achevé d'imprimer sur les presses de  
**L'IMPRIMERIE ELECTRA\***

\*Division de l'A.D.P. Inc.

Imprimé au Canada/Printed in Canada



Cette collection réunit toutes proses dont l'écriture justifie les thèses ou les thèmes, et les auteurs qui les proposent et les lecteurs qui s'y lisent.

---

Il abandonne sa femme, ses deux enfants. Il quitte son travail, sa ville, son pays. Il change de nom, d'identité. Dans cette autre vie apparemment sans faille, Marc Fréchette (nom fictif de qui ?) s'institue détective à Los Angeles. Un certain Kelp vient lui demander de retrouver sa femme, Carly, qui le trompe avec un joueur de hockey. Mais Fréchette trompera son client. Lequel des quatre aura les plus graves ennuis ? Dans ce roman d'une cruelle beauté, le destin frappe ses victimes avec le sang-froid d'un ordinateur. Los Angeles, ses gratte-ciel, ses grandes artères, la patinoire des Kings, le Pacifique, le désert californien, tout ici coupe le souffle. L'action est rapide, le style haletant. On ne laisse pas ce livre ; on mord plutôt la poussière qu'il laisse. La vie fin vingtième siècle est-elle plus rose ?

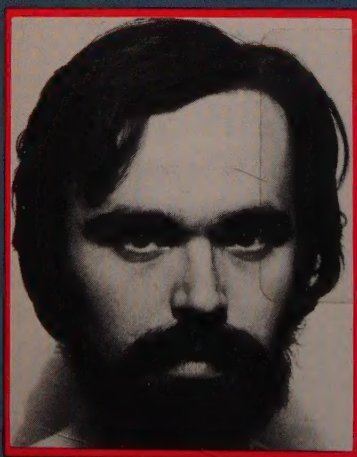


Photo Kéro



210073

Pierre Turgeon est l'auteur de *Faire sa mort comme faire l'amour*, de *Un, deux, trois* et de *Prochainement sur cet écran*. Il a également signé plusieurs scénarios de films : *la Gammick*, *la Fleur aux dents* et *la Crise d'octobre*.